REVUE DOMINICAINE

Directeur :
R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.
3500, Av. Laval, Montréal-18, P. Q.

Vol. LIX Tome II Décembre 1953

Rose de Noël

Au delà du jardin dévasté par le gel,
Près de l'humble ruisseau qu'ambitionne la glace,
Là, où l'hiver cruel élève son palace,
Eclata ce matin la Rose de Noël !

Narguant, de nos climats, le règne végétal,
Malgré la perfidie du sarment qui l'enlace,
Miracle végétal, fleur de foi et de grâce
En prière elle tend sa face vers le ciel.

La jalouse saison, de son souffle implacable
Avait déjà détruit et parfums et couleurs,
Quand la désolation semblait irrévocable !

— Ainsi demandons-nous à l'Enfant adorable
De bénir ces destins qu'un soleil noir accable :
O Rose de Noël, fleurissez tous les cœurs !

R. Dion-Lévesque

Nashua, New-Hampshire
Noël 1953

Une prière oubliée

Tristesse ou gaieté des citadelles vaincues
Quels alcools pourront encore me soûler
L'étreinte de mon âme est sans désir
Et les blêmes matins ne savent plus
Réinventer l'amour
Mes mains se moquent de la joie des hommes
Camelots des rues musiciens écorchés
Parmi les lueurs de l'aumône
Là une boutique
Un bistro tout effaré de lunes salies
Chevelures soûles de mauvais rêves

Dans ce quartier sauvage des bons dieux
Je songe à des églises brûlées ô Seigneur
L'odeur du repentir embaume mes mains
Et j'ai une soif damnée de musique ancienne
Une prière oubliée dans l'orage des parvis.

Gatien Lapointe

Noël fête de la joie

Noël est la fête de la joie. De la joie d'abord dans les familles où un certain nombre de traditions forment en quelque sorte le cadre normal et quasi indispensable d'un Noël chrétien.

Noël, en effet, c'est pour nous la joie quelque peu enfantine, mais tout de même très réelle, de l'arbre de Noël, décoré de lumières multicolores, chargé d'étoiles, de neige, de cadeaux, de cartes de souhaits, et le plus souvent complété d'une crèche où repose, sous le regard ému de la Vierge et de Joseph, un minuscule Enfant-Jésus.

Noël, c'est encore la joie du réveillon, où la famille entière et les amis intimes se groupent autour d'une table... Joie de se retrouver dans une atmosphère de bonne humeur, de cordialité et surtout de fraternité exceptionnelle.

Traditions en quelque sorte sacrées, qui ont pour ainsi dire participé du caractère même de la fête religieuse. Aussi, leur absence compromettrait non seulement la joie du Noël familial, mais atténuerait quelque peu, semble-t-il, celle même du Noël religieux. Et c'est tellement vrai que dans nos campagnes comme dans nos villes, on organise chaque année la tournée de la guignolée qui assure aux familles moins fortunées cette part de joie à laquelle ils ont droit eux aussi, en cette fête d'allégresse universelle.

N'y a-t-il pas d'ailleurs jusqu'à la nature qui, après une longue période de tristesse, de deuil, de désolation semble vouloir apporter sa contribution de joie ? Aussi la voit-on d'ordinaire se couvrir de neige, dont la blancheur nous apparaît volontiers comme une sorte de préfiguration ou de symbole de ce que la nuit de Noël apportera à l'humanité pécheresse et déchue : la joie de la purification.

En effet, la signification essentielle, et à vrai dire la seule signification de la fête de Noël — puisque toutes les autres ne valent que par elle — c'est d'être pour l'humanité entière un message de joie proprement

spirituelle, joie que nous chantons en ces termes, aux 2e Vêpres du jour : « Aujourd'hui, le Christ est né ; aujourd'hui, le Sauveur est apparu ; aujourd'hui sur la terre chantent les anges et se réjouissent les archanges ; aujourd'hui les justes transportés de joie répètent : gloire à Dieu au plus haut des cieux, alleluia ».

Pour mieux saisir la profondeur, l'étendue, ainsi que la vraie nature de la joie spirituelle qui doit être nôtre en ce jour, qu'il nous soit permis de rappeler que cette grande fête chrétienne, comme toutes les autres d'ailleurs, n'est pas uniquement, et n'est même pas à titre premier, un *anniversaire* de la naissance de l'Enfant-Dieu qui se serait produit dans le recul des temps, il y a un certain nombre de siècles, mais qu'elle est bien plutôt une *fête liturgique* qui a pour but de nous faire revivre en son actualité, en chacun de nous, et pour chacun de nous, le grand mystère de l'Incarnation, avec les perspectives éblouissantes qu'il nous offre : « aujourd'hui le Christ est né, mais aujourd'hui aussi le Sauveur a fait son apparition » (*Magnificat*, 2e Vêpres de Noël).

L'humanité, nous le savons, a connu, dès les premiers instants de son existence, un événement malheureux dont nous ressentons encore aujourd'hui, avec autant d'acuité et avec autant de force qu'alors, et peut-être même davantage, les néfastes résultats.

Or voici que Dieu, par un effet de sa miséricorde, miséricorde qu'il nous est quelque peu, et parfois même très difficile de comprendre, a voulu différer de plusieurs centaines de siècles, la Rédemption par son Fils bien-aimé. Nous ne comprenons pas toujours que l'homme, ayant péché par orgueil, avait un immense avantage à voir reculer le jour de son rachat et de son rétablissement dans l'amitié divine. En effet, d'avoir été laissé à lui-même après son péché, lui a permis de faire, en quelque sorte, l'expérience de sa petitesse, de ses limites, de ses faiblesses ; cela lui a valu d'atteindre pour ainsi dire la profondeur de sa déchéance et de constater l'étendue de son impuissance. L'orgueil l'ayant fait déchoir, il était donc bon qu'il s'humiliât et reconnût la nécessité d'un secours d'en-haut.

Cette convenance que la théologie fait valoir pour justifier le soi-disant retard apporté à la Rédemption, a eu une autre conséquence que nous voulons rapidement souligner, parce qu'elle fera mieux ressortir la joie sans borne que la nuit de Noël devrait faire jaillir de nos cœurs.

L'homme pécheur, en effet, conscient de sa misère, et encore plus conscient peut-être de l'impuissance où il était d'en sortir par ses seules ressources, a forcément été amené à se retourner vers le Rédempteur promis. Il l'a désiré de toutes ses forces, dilatant en quelque sorte son âme, son esprit et son cœur pour se faire tout accueil au Fils de Dieu. « Accordez, nous vous en supplions, Dieu tout-puissant, qu'après avoir été humiliés sous le joug du péché, nous soyons délivrés par la prochaine nativité de votre Fils que nous attendons » (Samedi des Q. T., Oraison). Toute cette période se présente alors comme une longue préparation, comme une lente mais sûre élévation de tout son être vers le Messie promis. « Aussi, jamais événement ne fut attendu, ni désiré par le genre humain comme la venue du Rédempteur. Les Patriarches, les Prophètes firent monter jusqu'au ciel des supplications ardentes dont la liturgie de l'Avent nous a conservé l'écho en ces prières et ces chants que l'Eglise, chaque année, redit à son tour pour exprimer son impatience de voir reparaître le visage tant aimé de l'Epoux » [1].

Aussi, à sa naissance, ceux qui ont su reconnaître qu'il était vraiment le Messie, ont dû ressentir dans leur cœur, et jusque dans les fibres les plus profondes de leur être, une sensation de délivrance, de soulagement, d'allégresse : Enfin le Sauveur était né ! Joie d'une longue attente enfin comblée ; joie d'une aurore resplendissante qui devrait se changer bientôt en une lumière éblouissante et qui ne devrait pas avoir de fin !

Or voici que ces événements, qui se sont déroulés il y a des siècles, l'Eglise nous invite à les revivre en chacun de nous ; elle veut que nous nous fassions une âme qui épouse les sentiments qui sont les siens et qu'elle exprime dans le cycle liturgique qu'elle nous propose.

1. Dom E. Flicoteaux, *Le mystère de Noël*, p. 17.

Et c'est en scrutant les textes de cette liturgie que nous comprendrons qu'il n'est vraiment pas de jour qui répande sur le monde plus de lumière et plus de joie, et qui puisse davantage calmer nos consciences inquiètes et affolées, que celui où « du ciel la vraie Paix est descendue sur la terre » (2e Répons des Matines de Noël).

D'ailleurs, déjà pendant l'Avent, qui est pour nous une période d'attente, mais d'une attente sans inquiétude et sans anxiété, l'Eglise nous avait invités à être joyeux et confiants, car, disait-elle, c'est « l'attente annuelle et joyeuse de notre rédemption ». C'est notre bienheureuse espérance : *beata spes nostra.* A l'avance, elle avait exprimé sa joie et son allégresse avec complaisance, nous invitant à les partager en des antiennes d'une exhubérante jubilation : « Réjouis-toi, fille de Sion ; exulte de joie... (2e dimanche de l'Avent, 2e antienne de Laudes) ; Jérusalem, réjouis-toi d'une joie immense, car vers toi vient le Seigneur... » ce Seigneur, notre lumière, qui va descendre sur terre, pour éclairer le monde enfoncé dans les ténèbres de la mort et lui rendre du même coup, la joie qu'il avait perdue depuis la chute originelle. Et c'est dans des termes identiques d'ailleurs qu'elle fut annoncée cette venue, aux bergers de Bethléem : « Voici, dit l'ange, que je vous annonce une grande joie qui sera pour tout le peuple : Un Sauveur vous est né aujourd'hui » (S. Luc, 2, 10).

Aussi, depuis le jour où le Fils de Dieu est descendu parmi nous, la joie, la vraie joie, celle du Christ, n'a cessé de croître, de se répandre dans le cœur de ceux qui ont cru. Et, chose étonnante, c'est que de toutes les fêtes liturgiques de l'année chrétienne, Noël est devenu, après Pâques, cela va sans dire, celle dont la joie est la plus rayonnante. Les indifférents, tout comme ceux et celles qu'une conduite quelque peu irrégulière a mis pour ainsi dire en marge de la vie même de l'Eglise, ne peuvent se défendre d'en goûter la douceur et le charme [2].

Sans doute, le jour où le Christ naquit à Bethléem, dans les circonstances que nous rapporte l'Evangile, est déjà loin de nous, et chaque

2. Cf. Dom E. Flicoteaux, *Le Mystère de Noël,* p. 51 ss.

année nous en éloigne davantage. Cependant, la joie de Noël n'en reste pas moins aussi agissante, aussi limpide, aussi féconde. C'est que chaque année, l'Eglise par sa liturgie, essaie de nous faire revivre jusque dans ses profondeurs les plus mystérieuses la réalité même de la naissance de l'Enfant-Dieu.

Et cette naissance pour nous catholiques signifie beaucoup. Même qu'elle signifie tout. Car à vrai dire si l'enjeu de notre *résurrection dans le Christ* se joue à Pâques : *vera beata nox*, heureuse nuit entre toutes où le Christ Jésus est ressuscité d'entre les morts pour notre justification, il n'en est pas moins vrai que sa *nativité selon le chair* et sa *résurrection* se rejoignent dans l'unité même du drame rédempteur [3]. Et comme le remarque saint Paul, la naissance du Christ constitue la première étape réalisée par le Verbe dans la voie qui le mène à l'oblation suprême de la Croix.

Le premier résultat que produit en nous la liturgie de Noël, lorsque chaque année sous la conduite de l'Eglise, nous remontons le cours des siècles pour contempler en sa réalité historique l'événement extraordinaire dont Bethléem fut le théâtre, c'est de nous rendre plus sensible, et pour ainsi dire tangible l'excessive charité et l'insondable miséricorde de Jésus, qui du sein de son Père a voulu descendre dans le sein de la Vierge et de là dans une humble crèche.

Mais ce que l'Eglise veut surtout, c'est que la solennité de Noël produise en nos âmes, chaque fois que nous la célébrons, comme une nouvelle et véritable naissance du Sauveur. Evidemment, le Christ mort et ressuscité ne peut réitérer quant à lui-même sa naissance à Bethléem, mais, comme l'a fait remarquer un de nos maîtres de la vie spirituelle, il possède, de par sa condition glorieuse, en sa qualité de chef de l'Eglise et de tête du corps mystique, le pouvoir de renouveler, de continuer, d'étendre et d'intensifier le mystère de sa naissance dans son corps mystique dont nous sommes les membres. Et en vérité, s'il a vécu les diverses étapes de sa vie terrestre, ce n'était pas pour lui, mais pour tous

3. *Id.*, pp. 57-59.

ceux qui participent à sa propre vie, cette vie divine dont il possède en son humanité la plénitude surabondante. Il a voulu être le *moyen*, mais aussi le *modèle* de notre vie chrétienne.

C'est là, semble-t-il, le sens même de la fête de Noël. La naissance du Sauveur, il y a des siècles, a inauguré un mystère, un grand mystère qui se déroule depuis, et qui ne prendra fin à vrai dire qu'avec le jour où le temps lui-même ne sera plus. C'est le mystère de notre naissance à la vie divine, mystère que nous devons nous efforcer de renouveler chaque année dans chacun de nous, en revivant, autant qu'il se peut, les sentiments mêmes qui ont animé le Christ au moment où il commençait à vivre selon la chair. Il est, ne l'oublions jamais, le modèle même de notre vie chrétienne en toutes ses étapes.

Et en cette fête de Noël, nous devons faire nôtres ces paroles de saint Léon, commentant l'Introït de la messe du jour :

« Exultons de joie en ce jour de notre salut puisqu'une nouvelle alliance nous fait partager la condition de Celui à qui il fut dit par Dieu le Père : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui ».

Nous sommes engendrés dans l'Enfant-Dieu, et c'est ce qui fait de Noël une fête de joie incommensurable !

Clément-M. Lachance, O. P.

La perfection de l'Incarnation et l'autorité du Souverain Pontife

Vu que depuis la définition solennelle de l'Assomption, les attaques contre le Saint-Siège ont redoublé et surtout contre l'infaillibilité de son Magistère, il est opportun de rappeler pourquoi le Christ a laissé parmi nous un Vicaire qui confirme ses frères dans la foi.

Il n'est pas possible d'avoir à cœur la vérité divine et révélée sans être en même temps dévoué à ce Vicaire que le Christ nous a laissé pour être, sur terre, la règle prochaine de la foi. C'est, en effet, grâce à l'autorité du Souverain Pontife que nous savons quels sont et comment doivent s'entendre les enseignements de l'Ecriture et de la Tradition. Afin donc que notre dévouement soit vraiment éclairé, il convient que nous nous appliquions à contempler le rapport essentiel qui existe entre la perfection de l'Incarnation et le fait que le Sauveur a établi parmi nous un magistère vivant dans la personne de celui qui fut désigné pour confirmer notre foi.

Mais afin de mieux saisir ce rapport, il nous faut considérer tout d'abord la raison que, pour montrer la très haute convenance de la rédemption des hommes par voie d'Incarnation, la théologie met en premier lieu, savoir : la foi rendue plus certaine du fait que le Verbe s'est fait chair. En effet, grâce à l'humanité qu'il assume, Dieu se manifeste d'une façon très conforme à notre nature sensible [1]. Car il est tout à fait naturel à l'homme de n'avoir l'intelligence des principes les plus certains pour lui, que sous la dépendance du sens externe. C'est précisément pour cette même raison que le Christ nous a laissé comme règle prochaine de la foi un homme d'entre nous, une personne visible.

Rappelons, en effet, qu'en vertu d'une libre disposition de la bonté divine, la fin dernière de l'homme, le bonheur parfait, consiste dans la vue immédiate de ce que Dieu est en lui-même. Mais, d'une part, la

1. Saint Thomas, *IIIa Pars*, q. 1, a. 2.

connaissance de cette fin excède la portée de toute intelligence créée — *personne n'a jamais vu Dieu* (Jean, I, 18), *et l'œil n'a point vu, ô Dieu, en dehors de toi, ce que tu as préparé à ceux qui t'aiment* (Isaïe, LXIV, 4) — cependant que, d'autre part, il faut à l'homme dès ici-bas une sorte d'inchoation de la vie éternelle, sans quoi il ne saurait en créature raisonnable ordonner à cette fin ses intentions et actions. Et c'est la foi qui remplit cette condition : elle qui justement est *la substance des choses qu'on espère, une conviction de celles qu'on ne voit point* (*Hébr.*, XI, 1).

Cependant, afin d'être très parfaite, cette conviction de la vérité divine, dont l'évidence est maintenant cachée, doit nous parvenir d'une façon adaptée à notre condition, mais sans abaisser *ces choses qu'on ne voit point.* Distinguons toutefois l'une de l'autre la certitude de l'objet auquel nous croyons, et la fermeté avec laquelle nous y adhérons. C'est du reste ainsi que le mot « foi » tantôt se dira de l'objet lui-même qui est la vérité première et dont la connaissance nous parvient par la prédication, *fides ex auditu ;* et tantôt ce même mot signifiera la qualité de notre assentiment à la vérité de Dieu. Aussi, la certitude au premier sens est-elle, en réalité, la certitude qui est Dieu. Mais, c'est la fermeté de notre assentiment, qui admet des degrés et qui sera d'autant plus grande suivant que la connaissance du révélé nous parviendra davantage et s'enracinera en nous d'une manière plus adaptée à notre nature et par conséquent plus proportionnée à notre vie de pèlerin.

Même dans l'Ancien Testament, Dieu révélait sa vérité par le moyen de ses prophètes, que les hommes ont entendus de leurs oreilles, vus de leurs yeux, et que leurs mains ont pu toucher. Mais ce moyen, déjà si conforme à notre nature sensible, fut encore loin d'atteindre à la limite de l'adaptation. Le prophète de l'Ancienne Loi, comme par ailleurs le Précurseur, n'était pas, lui-même, il ne possédait pas par lui-même la vérité qu'il proclamait. Et tout en parlant vraiment au nom de Dieu, il ne tenait pas lieu de la Personne du Verbe incarné. Ce moyen n'en était pas moins le plus apte à éveiller l'attention, à préparer la voie et à annoncer au peuple la bonne nouvelle, c'est-à-dire que la Sagesse

elle-même allait s'établir parmi nous, qu'elle allait *naître et venir dans le monde afin de rendre témoignage à la vérité* (Jean, XVIII, 37). Cette Vérité, mais elle est la Personne elle-même du Verbe de vie dont saint Jean dira qu'elle est *ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et ce que nos mains ont touché* (1ère épître, I, 1). C'est donc par la bouche de l'Homme qui est en sa Personne l'Image du Père, que nous avons été instruits. *Nul n'a jamais vu Dieu : le Fils unique, qui est dans le sein du Père, l'a fait connaître lui-même* (Jean, I, 18).

L'Incarnation de la vérité est bien ce qu'il nous fallait, dit saint Thomas, si la connaissance de notre fin devait être affermie par Celui qui est en sa nature l'évidence même de la vérité à croire. Pour que l'homme parvînt à une certitude de la foi, très adéquate à sa nature d'homme, il fallait que Dieu même fait homme l'instruisît. Nous recevons ainsi les enseignements divins d'une manière conforme à notre état présent, où nous cheminons vers la fin qui nous appelle. « Cette condition de l'homme demandait que Dieu se fît connaître lui-même comme homme d'une manière sensible » [2]. Voilà donc en même temps la raison de ce Magistère que l'on trouve concrétisé dans la personne du Souverain Pontife. C'est grâce au Vicaire du Christ que la règle prochaine de la foi n'a cessé d'être une norme visible, vivante, et par suite toujours conforme à notre condition.

On pourrait cependant objecter ceci : que l'humanité de notre Sauveur étant cachée depuis son Ascension, ce n'est plus Dieu qui se fait connaître lui-même comme homme à l'homme d'une manière sensible. Nous en serions alors revenus à une médiation semblable à celle d'avant l'Incarnation. De sorte que notre foi s'en trouverait diminuée. Et de même la correspondance du Tout-Puissant à notre endroit en paraîtrait amoindrie.

A cette objection il faut d'abord opposer la convenance que le Christ quittât cette terre pour occuper le lieu propre à son humanité désormais glorifiée. Jésus d'ailleurs le dit expressément aux apôtres : *il est avanta-*

2. *Contra Gentes, III,* cc. 54-55.

geux pour vous que je parte ; car si je ne pars pas, l'Intercesseur ne viendra pas vers vous ; mais, si je m'en vais, je l'enverrai vers vous (Jean, XVI, 7). Disons même qu'en s'éloignant ainsi de l'objet des sens, la Sagesse, *qui atteint d'une extrémité à l'autre extrémité,* applique jusqu'à la limite le grand principe de l'Incarnation très parfaite. En effet, une fois que le Verbe avait été parmi nous dans sa nature sensible, son départ comportait pour la foi un avantage qui n'aurait pas été si le Christ lui-même était resté visible pour nous en sa propre personne [3]. Car cette vertu théologale a pour objet des choses invisibles. *Heureux sont ceux qui ont cru sans avoir vu* (Jean, XX, 29). Un jour ils verront sans croire. Dans l'intervalle, l'humanité visible du Christ — aussi véritable aujourd'hui dans son absence qu'elle fut tangible autrefois par sa présence — cette humanité, dis-je, est elle-même invisible pour nous et demande dès lors une foi plus entière, foi que nous accorde l'Esprit de vérité envoyé par le Verbe pour nous faire croître en adultes dans son royaume. C'est ainsi que les sens ne peuvent donc transmettre par eux-mêmes à l'intelligence la vérité de la présence du Sauveur sous les accidents visibles et tangibles du pain et du vin. Et c'est à l'avantage de la plénitude de notre foi — *sed auditu solo tuto creditur.* Car sur la croix, la divinité seule était cachée, tandis qu'ici, même l'humanité du Christ, est objet de cette vertu théologale.

In cruce latebat sola Deitas,
At hic latet simul et humanitas.

Mais afin que nous sachions de façon très déterminée et sans division quelles sont les vérités à croire, il nous fallait précisément cette règle, la norme visible que le Christ nous avait méritée : *J'ai prié pour toi, Pierre, afin que ta foi ne défaille point ; et toi, une fois revenu, affermis tes frères* (Luc, XX, 32).

Saint Jean relate que les apôtres ayant entendu le Christ leur annoncer sans détour toute la haine que le monde allait déverser sur

3. *IIIa Pars,* q. 57, a. 1, ad 3.

eux, et qu'il s'en allait vers Celui qui l'avait envoyé, *la tristesse remplit leur cœur* (Jean, XVI, 6). Saint Augustin marque la raison de cette tristesse. Les apôtres craignent de perdre la présence visible du Christ. Leur affection est encore toute humaine ; ils s'affligent à la pensée que cette consolation leur sera bientôt enlevée. Mais le Christ, lui, ne veut pas que ses apôtres s'attachent à lui d'un amour trop charnel et qu'ils en restent ainsi au lait de l'enfance — *quasi modo geniti infantes.* Non. La vue intérieure qu'ils auront de lui, dans leur âme, leur sera une consolation plus purement divine. Il fallait qu'ils connussent le Verbe fait chair, non plus d'une manière charnelle, mais selon l'Esprit [4].

Or, il en est qui se croient en droit d'exiger (et ils en font la pierre de touche de l'autorité apostolique) que les vicaires du Christ soient tous et chacun dans leur personne privée, d'une humanité attachante autant que d'une impeccable sainteté. Ils n'ont d'ailleurs nulle peine à signaler dans le passé des cas déplorables à cet égard. Or, l'écart que Dieu a quelquefois permis entre la conduite individuelle de tel Pontife et le charisme de la vérité dont il était investi, s'avère justement être une leçon, même une *demonstratio ad sensum* de cette vérité, savoir : que la soumission à la règle visible de la foi ne doit jamais dépendre simplement de l'affection toute humaine dont la personne privée du Vicaire peut être ou n'être pas l'objet. Encore que la divine miséricorde nous ait donné, en ces derniers temps, des Souverains Pontifes dont les adversaires les plus acharnés n'ont pu attaquer la personne, Dieu, pourtant, n'a jamais voulu que les mœurs du plus parfait d'entre eux soient pour les fidèles, dont il est le serviteur, la norme de conduite. Ce serait même compromettre la foi que de la faire dépendre ainsi de la vertu personnelle, fût-elle exemplaire, de celui qui, depuis l'éternité, fut choisi pour exercer parmi nous l'autorité du Fils. Il n'y a d'ailleurs jamais eu que le Verbe fait chair, et que la Vierge dont il est né, qui aient été en tout et sans l'ombre d'une faute des modèles à ce point sublimes que l'altissime

4. *In Joannem,* XVI, 6-7, tract. 94, nn. 4-5.

hiérarchie des anges n'a jamais pu, ne pourra jamais qu'en deviner l'étendue et la mesure [5].

Certes, il s'en est trouvé, il s'en trouvera toujours qui feront grand état des défauts de ceux que Dieu a choisis pour être parmi nous, à tel ou tel degré, les instruments de son autorité et de sa grâce. Par leur attitude, ces critiques ont tout l'air de croire que la Sagesse, pour avoir permis, ici et là, le scandale, a manqué son dessein. Ils feraient beaucoup mieux de s'enquérir pourquoi Dieu a préféré cette voie. D'autant plus que ses prophètes nous en avaient avertis. Rien, sans doute, n'eût été plus facile au divin artisan que d'établir dans une science éblouissante et dans une sainteté irréprochable tous et chacun de ceux auxquels il a confié l'office d'administrer ses sacrements et d'enseigner sa vérité. Et quoi de plus aisé à sa munificence que de prévenir l'indignité de la faim ? Il lui suffirait de remplir nos granges à craquer. Et d'où vient qu'elles ne le sont évidemment pas, mais que nous devons pourtant nous en soucier ? De la même raison qui a fait que le Père, ayant plein pouvoir de pardonner la faute sans envoyer son Fils, l'a quand même livré à nos insultes et à la honte de la croix. Pensent-ils vraiment, ces critiques, que le Seigneur eût dû choisir le savant Nathanaël dont il avait loué l'érudition et la droiture sans artifice, au lieu de ce pêcheur illettré qui devait le renier trois fois et auquel, à Antioche, saint Paul *résistait en face, parce qu'il était digne de blâme* ? (Gal., II, 11). C'est pourtant Dieu lui-même qui par la voix d'Isaïe et de l'Apôtre nous a fait connaître le dessein d'un tel choix : *Je détruirai la sagesse des sages, et j'anéantirai la science des savants... Ce que le monde tient pour insensé, c'est ce que Dieu a choisi pour confondre les sages ; et ce que le monde tient pour rien, c'est ce que Dieu a choisi pour confondre les forts ; et Dieu a choisi ce qui dans le monde est sans considération et sans puissance, ce qui*

5. « On ne pouvait avoir d'aucun homme une bonne opinion qui fût infaillible, dit saint Thomas, puisque nous voyons que les saints eux-mêmes ont manqué en quelque chose. L'homme avait donc nécessairement besoin, pour être confirmé dans la vertu, de recevoir de Dieu fait homme des préceptes et des exemples de vertu. C'est pourquoi le Seigneur lui-même nous dit : *Je vous ai donné l'exemple afin que vous agissiez comme j'ai agi à votre égard* (Jean XIII, 15) ». Saint Thomas, *Contra Gentes*, IV, c. 54.

n'est rien, pour réduire au néant ce qui est, afin que nulle chair ne se glorifie devant Dieu (*I Cor.*, I, 19-30). Tel est le passage auquel renvoie saint Augustin [6] pour expliquer la préférence du Christ. L'obscur manœuvre parfois si hésitant, le pécheur et renégat, c'est celui-là même que le Christ établit pasteur de son troupeau, seule règle visible et prochaine de notre *connaissance de Dieu dans la sagesse de Dieu* (*I Cor.*, I, 21).

Si nous n'avions pas ce Magistère, si pour connaître les vérités révélées et nécessaires au salut nous étions tous et chacun laissés à nous-mêmes, nous ne pourrions que discuter à l'infini sur le sens des mots qui les expriment, en sorte que nous serions *toujours en quête sans pouvoir jamais parvenir à la connaissance de la vérité* (*II Tim.*, III, 7) ; nous en serions réduits enfin à choisir comme règle ultime de notre foi la liberté de rester dans le doute et de verser dans la contradiction. Quant à ces chrétiens qui refusent l'autorité du Saint-Siège, qu'est donc devenue leur norme d'interprétation de la parole de Dieu sinon une manière de contrefaçon des révélations privées qu'ils méprisent mais que pourtant l'Eglise n'a jamais, en aucune façon, mêlées aux vérités de foï.

Si, pour connaître les enseignements que Dieu nous a donnés, nous savons clairement où aller, c'est grâce à ce Magistère qui, en vertu de l'instinct donné par le Saint-Esprit au successeur de Pierre, est le fidèle gardien et l'interprète infaillible des paroles de la vie éternelle. Sans vous, Seigneur, sans ce Magistère, *à qui irions-nous ?* (Jean, VI, 68).

Charles De Koninck

6. *In Joannem,* tract. 7, n. 17.

« Pendant que Rome brûle... »

L'antique hémistiche si connu du poète est de nouveau actuel. Encore une fois Rome brûle, et non point seulement Rome, mais l'Italie entière : comment le reste du monde pourrait-il chanter et fermer les yeux devant pareil spectacle ? L'incendiaire n'est plus le criminel Néron mais le Christ ; ce brasier n'en est pas un de haine mais d'amour. La conflagration a pris naissance dans le nord de la Péninsule italienne, à Trente, ville d'où la Vénétie tridentine tire son nom, et s'est vite propagée d'un bout à l'autre du pays. « Je suis venu apporter le feu sur la terre, et que désiré-je sinon qu'elle s'embrase ! » disait Jésus. Cet incendie de charité, allumé il y a quelques années, n'est rien de moins que le Mouvement dit d'« Unité », et l'apôtre initiale en fut précisément une Trentine : Chiara Lubich [1].

Qu'est-ce que l'Unité, forme inédite d'unitarisme, dans l'esprit de ces prosélytes vingtième siècle de la charité ? Il s'agit de traduire en actes la substance de notre idéologie catholique, la consolante réalité du Christ mystique. L'idée fixe de ces âmes est la plus simple, tout ensemble, et la plus sublime du christianisme : reconnaître Jésus, l'aimer passionnément, le servir constamment, non seulement dans l'Evangile et dans l'Eucharistie, mais dans les « frères », supérieurs, égaux, inférieurs, dans tous les êtres créés, puisque derrière les mille visages de la créature, il n'y a qu'un visage, le Sien, et que sous les mille mains qui se tendent vers nous durant la journée, il n'y a qu'une main, celle de Jésus, qui nous travaille sans cesse pour nous conformer à Lui.

De cette conviction pratique d'être possédés entièrement par Dieu et gouvernés par son amoureuse Providence à tous les instants de notre journée, naît dans les âmes un généreux propos d'absolue docilité à l'action de la grâce, par un aimant *fiat* répété, d'heure en heure, sur les

1. Pour les prodiges de conversion et de renouvellement intérieur opérés en Italie par l'Unitariat et les Unitaires, voir *Il Movimento d'Unità*, dans *Vita Cristiana*, Florence, janvier-février 1951. Voir *Revue Dominicaine*, mars 1952.

traces de Jésus et de Marie. Ces âmes ont saisi que l'on ne peut, comme dit l'Apôtre, diviser le Christ ; on ne peut l'aimer dans l'Evangile et au Tabernacle, et le méconnaître dans le patron qui le représente, dans un collègue ou un subalterne qui en est l'image visible, ou dans aucune des créatures qui, toutes, sont « des ministres de son amoureuse volonté ». Du reste, les Ecritures ne laissent pas d'équivoque à cet égard : « Celui qui vous écoute m'écoute ; celui qui vous méprise me méprise... Ce que vous ferez au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'aurez fait... Venez, les bénis de mon Père... J'avais faim et vous m'avez donné à manger... »

Un mot, dans ce qui précède, aura sans doute arrêté l'attention du lecteur : c'est le mot « frère », appliqué à tout venant, dans toutes les rencontres qui s'enchaînent le long du jour. En effet, les Unitaires ont constamment en bouche un vocabulaire bien significatif de leur idéal si élevé, si ardent, de conquête mystique et de zèle au service de Dieu et des âmes. Au cours d'assemblées fraternelles qui rappellent vraiment les agapes des premiers chrétiens, chacun des « frères » — car les Unitaires ne veulent pas d'autre titre d'élection — est invité à communiquer à l'assistance ce que Jésus lui met au cœur et, tandis qu'il parle, les personnes présentes « font unité » avec lui, c'est-à-dire qu'elles imposent silence à tout sentiment de contradiction, de critique, même intérieure, pour recueillir sur ses lèvres la parole du Seigneur. Ces âmes viennent-elles en contact avec des « frères » qui ne sont pas encore gagnés à la cause de l'Unité ? Elles se dépouillent complètement de leur manière de voir, d'entendre, de raisonner et d'agir, pour entrer dans l'âme du « frère », se charger de toutes ses misères, peines, faiblesses et besoins, parvenir ainsi, peu à peu, à toucher son cœur, et lui révéler ensuite le secret de leur paix, de leur stabilité, de leur félicité en Jésus. Elles appellent cela : « Faire l'union de charité ».

Rien de sensationnel dans cette doctrine, nous objectera-t-on. L'Evangile est remis à la page, et voilà, s'il en était besoin, une garantie suffisante d'orthodoxie. Mais la trouvaille, la grandiose trouvaille, qui annonce

un tardif printemps chrétien, réside dans le concret sans précédent de la communion qui s'établit ici entre les membres de cette florissante Unité et Fraternité. On ne voit pas seulement, dans son semblable, une « image de Jésus », mais Jésus en personne, réel et vivant comme dans l'Evangile, bien que sous des visages divers. C'est pourquoi l'on s'évertue à le reconnaître aussitôt dans les âmes où il se cache, à l'y adorer en toute révérence, à l'aimer, à le servir avec une foi vive. Un « frère » a écrit que « la grâce est un capital des plus précieux, mais demeure un capital mort tant qu'elle n'est pas mise en circulation par la charité efficace. Or, dès que commence ce commerce de la grâce, à travers le change de la charité, le trésor augmente jusqu'à la démesure ». Ainsi s'expliquent tant de prodiges de rénovation surnaturelle que les âmes unitaires opèrent avec une rapidité vertigineuse, tandis qu'avec nos systèmes spirituels trop compliqués et humanisés, nous n'obtenons que des fruits avares et chétifs.

Cette évolution, cette remise en honneur du code évangélique a très vite revêtu l'aspect d'une révolution. Aussi peut-on se demander si la raison profonde d'une pareille illusion n'est pas que notre vie spirituelle, même subjectivement sincère et fervente, est loin de l'Esprit du Christ, surtout en ce qui regarde le précepte de la charité envers le prochain. Un signe de la décadence de la charité évangélique semble, à nos yeux, l'apostasie progressive de la foi par le peuple chrétien, et la recherche d'expériences unitaires étrangères au christianisme, dont la dernière en date a été celle du communisme. Il y a bien nos lectures en la matière, notre vague expérience plus ou moins hebdomadaire, sinon journalière, d'un don quelconque de nous-mêmes, de timides essais de gratuité, dans telle ou telle œuvre de miséricorde, paroissiale ou autre. Mais jamais, de longtemps, croyons-nous, l'altruisme chrétien et catholique n'a été vécu avec ce degré d'intensité, d'acuité, de lucidité dans l'application quotidienne.

Les saints, avant nous, avaient bien cherché et trouvé Jésus dans leurs frères humains. Pour nous en tenir aux plus immédiatement et effectivement réalisateurs d'entre les Bienheureux, nous ne citerons qu'un François d'Assise, un Vincent de Paul, un Charles de Foucauld. Le

baiser au lépreux est comme la fleur d'expression de ce parfait désintéressement, de cette manière d'anonymat héroïque dans la charité, qu'il nous faut cultiver et faire passer dans notre conduite. L'accolade franciscaine donnée sans distinction de personnes, d'âge, de rang, de conditions, ni individuelles, ni ethniques, ni sociales, fut l'un des premiers retours à la verte prédication des Apôtres, d'un Paul, d'un Jean, en fait de charité réciproque, celle-ci, nous le savons, issue en ligne directe de Jésus.

Contemporaine des troubadours et des trouvères, la charité séraphique nous paraît moins à base de commisération et de pitié, que de déférence et de respect, et c'est là toute la tradition que prétend renouer, à notre époque, le Mouvement de l'Unité. Le Christ avait bien dit : « J'ai compassion de cette foule » [1]. Or, un rapprochement savoureux à faire est de mettre en regard d'une telle beauté l'affirmation hautaine des pharisiens : « Cette populace est exécrable » [3]. Notre-Seigneur ne se borne pas à ces dires, qu'il dépassera d'ailleurs infiniment, et en paroles et en actes, par la suite. Il n'a de cesse qu'il n'ait nourri, pansé, guéri cette foule, accumulant pour cela miracle sur miracle. Loin de la mépriser comme « n'entendant pas la Loi », lui qui est pourtant l'Omniscience, il « l'instruit longuement » au contraire, insoucieux de ses propres courses apostoliques, et de sa fatigue toutefois réelle.

Cette courtoisie dans l'amour (nous mesurerons tantôt jusqu'où Jésus la pousse) est loin d'être, depuis Jésus, l'apanage de la spiritualité séraphique. Un Vincent de Paul dira des miséreux : « Ils sont tes seigneurs et tes maîtres ». Nous empruntons en ce moment au magnifique dialogue d'un film célèbre qui met en scène *Monsieur Vincent* [4] et une toute jeune Fille de la Charité sur le point de se rendre « aux pauvres » pour la première fois : « Plus ils seront grossiers et repoussants », recommande le saint à la néophyte, plus tu leur donneras de ton amour, car ce

2. Mc, VI, 34. Ce sigle désigne l'évangile selon saint Marc, comme Jn et Lc désigneront plus loin ceux de saint Jean et de saint Luc.
3. Jn, VII, 49.
4. Scénario de M. Jean Anouilh.

n'est que pour ton amour, et pour ton amour seul, qu'ils (les pauvres) te pardonneront le pain que tu leur donnes ». A notre siècle, un Charles de Foucauld n'a pas compris différemment le dogme, le commandement de la Communion des Saints. Cet ermite de la première heure est mort littéralement « mangé » par ses Touareg, la pègre la plus abandonnée et la plus abjecte du désert. Le type du chrétien « livré en pâture » à ses semblables, tel que l'a prêché, par l'exemple et de nos jours mêmes, l'Apôtre du Sahara, est bien dans la tradition, si poétique, du « pélicanisme » christique et postchristique, ce symbole par excellence de l'Eucharistie.

Nous devons voir, nous efforcer de voir, Jésus dans le prochain, quel qu'il soit. Mais la chose n'ira pas toujours sans difficultés. Le cœur humain étant ce qu'il est, on éprouvera, à l'occasion, une révolte insurmontable, vu, moins encore le caractère particulièrement sordide du pauvre qui se présente, que nos répugnances motivées parfois par d'impondérables antécédents de discorde — à supposer, par exemple, que ce miséreux ait été envers nous, dans le passé, un fauteur de persécutions, d'injustices, et le reste. A une question en apparence fort complexe, la réponse des Unitaires est simple : si le pauvre ne peut pas être Jésus pour nous, c'est nous qui devons être Jésus pour lui.

Qu'aurait fait l'Homme-Dieu en pareille conjoncture ? Tout bonnement ce qu'il fit au soir du jeudi saint. Relisons-en, voulez-vous ? le récit, inépuisable d'indicibles leçons : « Avant la fête de Pâque, sachant que son heure était venue de passer de ce monde au Père, Jésus, qui avait aimé les siens demeurant dans le monde, mit le comble à son amour pour eux. Pendant le souper — alors que le diable avait déjà mis au cœur de Judas Iscariote, fils de Simon, le dessein de le trahir... » La parenthèse a son importance. Jésus savait d'avance, dans son omniprésente intelligence, que l'un des Douze le livrerait. « Cependant l'un de vous est un démon » [5], a-t-il osé leur dire en face pas moins de douze

5. *Id.*, VI, 70. Nous sommes en avril 30 ; comme on l'a fait remarquer, aux environs de Pâque 29, Judas avait déjà trahi dans son cœur.

mois auparavant. Or, tous seront quand même gratifiés ce soir de son ministère inouï ! »

Mais poursuivons la bouleversante lecture. « Donc, pendant le souper, Jésus, qui savait que le Père lui avait remis toutes choses entre les mains, qu'il était venu de Dieu et s'en allait à Dieu, se leva de table, ôta ses vêtements et prit un linge, dont il se ceignit. Ensuite, il versa de l'eau dans un bassin, et se mit à laver les pieds de ses disciples, et à les essuyer avec le linge dont il était ceint ». Malgré les saillies de Simon-Pierre, si réconfortantes pour le cœur du Maître, la présence au Cénacle du « fils de perdition » hante décidément notre divin Sauveur. Il revient à la charge : « Vous n'êtes pas tous purs ».

Il leur lava donc les pieds. Et voici la fin de l'épisode, toujours selon saint Jean : « Il reprit ensuite ses vêtements, se remit à table, et leur dit : « Comprenez-vous bien ce que je vous ai fait ? Vous m'appelez Maître et Seigneur ; et vous dites bien, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le Maître, vous devez également vous laver les pieds les uns aux autres. Car je vous ai donné un exemple, afin que vous fassiez comme je vous ai fait. En vérité, en vérité, je vous le déclare, le serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni l'envoyé plus grand que celui qui l'a envoyé. Si vous savez ces choses, vous êtes heureux, à condition que vous les mettiez en pratique ».

Et sur ce, pour bien montrer, de nouveau, que l'identité de celui à qui s'adressent nos bons offices ne doit pas entrer en ligne de compte, mais qu'il nous faut étendre notre bienveillance aux meilleurs comme aux pires, le divin Modèle couronne aussitôt l'anecdote par une ultime et éloquente admonition. On voudrait marteler chaque syllabe comme il le fit probablement lui-même en exhortant ses disciples à l'universelle miséricorde, seule digne de celle de Dieu : « Je ne parle pas de vous tous ; je connais ceux que j'ai choisis. Mais il faut que s'accomplisse cette parole de l'Ecriture : Celui qui mange le pain avec moi a levé le talon contre moi (Ps XL, 10). Dès à présent, je vous le dis avant que la chose arrive, afin que, lorsqu'elle arrivera, vous croyiez et reconnaissiez qui je

suis. En vérité, en vérité, je vous le déclare, quiconque reçoit celui que j'ai envoyé, me reçoit ; et quiconque me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé »[6].

Le précepte n'est pas moins péremptoire en saint Luc que dans saint Jean : « Comme ils se disputaient sur la question de savoir lequel d'entre eux pouvait être tenu pour le plus grand, Jésus leur dit : « Les rois des nations les dominent, et ceux qui exercent sur elle l'autorité se font appeler bienfaiteurs. Pour vous, qu'il n'en soit pas ainsi : mais que le plus grand parmi vous se comporte comme le plus jeune, et celui qui commande comme celui qui sert. Quel est, en effet, le plus grand, celui qui est à table ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Pourtant, je suis au milieu de vous comme celui qui sert »[7].

Les Unitaires n'y vont pas par quatre chemins sous ce rapport, et interprètent le rigoureux contexte avec une littéralité moins indulgente encore. Advienne un frère défiguré par la misère, et le péché même grave : la « rencontre avec Jésus » n'en sera que plus émouvante, puisque, dans ces âmes (au dire de l'Apôtre), il est prisonnier ou, mieux encore, crucifié. « Celui qui sait que cette personne déguisée est le roi, écrivait autrefois l'incomparable auteur du *Traité d'abandon à la Providence divine*[8], en use bien autrement à son arrivée que celui qui voyant la figure d'un homme du commun, traite cette personne selon l'apparence. L'équipage est petit, les sens le méprisent ; mais le cœur, sous cette apparence vile, respecte également la majesté royale ; et plus elle s'abaisse pour venir en ce petit train et en secret, plus le cœur est pénétré d'amour. Adorer Jésus sur le Thabor n'est pas si fort une vie excellente de foi que d'adorer Jésus sur la croix. Les âmes ainsi disposées adorent Dieu, avec un redoublement d'amour et de respect, dans les états les plus humiliants ; rien ne le dérobe à l'œil perçant de leur foi. Plus les sens disent : « Ce n'est point là un Dieu », plus ces âmes embrassent et serrent le bouquet de myrrhe. Alors, les obscurités deviennent lumineuses et les amertumes

6. *Id.*, XIII, 1-20.
7. Lc, XXII, 24-27.
8. P. de CAUSSADE, *Op. cit.*, Paris, Lecoffre, 1945, pp. 50-56.

suaves. Plus l'action de la créature est malveillante, plus celle de Dieu la rend avantageuse. La foi n'en doute pas ; plus les sens sont infidèles, révoltés, désespérés, incertains, plus elle dit : C'est le Seigneur ! »

La grande Unité avec les frères, nous devons la réaliser dans la prière, aimant la prière de l'Eglise qui embrasse toutes les âmes, préférant le pluriel du *Pater Noster* à l'égoïste singulier de tant de formules courantes. Au fil des jours, nous y parviendrons par une horreur effective de tout ce qui divise, non seulement dans les actes et les paroles, mais même dans nos pensées et nos sentiments. Par-dessus tout, que la charité et l'union triomphent ! Certes, la plus belle liturgie ne consiste-t-elle pas, suivant le saint curé d'Ars (qui rejoint sans peine et François d'Assise et Vincent de Paul et le Père de Foucauld !), à nous faire, comme Jésus, « nourriture des frères », nous laissant prendre entièrement par eux : nos goûts, nos opinions, notre temps, nos objets, notre cœur, nos mérites ?

Le vieux Père de Caussade, guide bien-aimé, en son temps, d'un saint François de Sales, est encore formel à ce propos : « L'amour divin, disait-il, se donne à nous par toutes les créatures, qui le communiquent en le voilant, semblables aux Espèces eucharistiques. Mais si tout cela est vrai, à quoi tient-il que chacun des moments de notre vie soit une sorte de communion avec le divin amour, et que cette communion de tous les instants produise dans nos âmes autant de fruits que celle où nous recevons le corps et le sang du Fils de Dieu ? O festin, ô fête perpétuelle ! Un Dieu toujours donné et toujours reçu, non dans l'éclat, le sublime, le lumineux, mais dans tout ce qu'il y a sur la terre d'infime, de folie, de néant ! Dieu choisit ce que l'esprit naturel réprouve, et tout ce que la prudence humaine délaisse. Dieu en fait des mystères, des sacrements d'amour ; et par ce qui semblerait devoir nuire le plus aux âmes, il se donne à elles autant qu'elles croient l'y trouver » [9].

Il existe sur ce sujet une admirable page de saint Bernard, que nous résumerons pour finir en une de ces péroraisons lapidaires. L'illustre docteur parle de la vraie Messe que nous célébrons ici-bas, à toute heure

9. *Id.*, *Ibid.*, pp. 71-73.

de notre vie, par notre fidélité au Seigneur, si nous lui sommes fidèles ; il songe à la Communion véritable que nous donnons ainsi à Dieu, au culte de tous les instants que nous lui rendons dès ce monde, gages et prémices de ceux du ciel où, conclut-il, par une sorte de circumincession des créatures déifiées, *manducantes Deum et manducati a Dei* [10], mangeant Dieu et mangés de Dieu, les élus consommeront enfin, dans une béatitude ineffable, l'Unité, l'Unitarisme éternel.

Jeannine Bélanger

10. Cf. P. Giraud : *Prêtre et Hostie*, Delhomme et Briguet, Lyon-Paris, 1891, t. I, p. 216.

Un Iconoclaste [1]

Le mot iconoclaste se dit rigoureusement d'un briseur d'images. Il provient du mot *icone* qui signifie en russe et dans toute l'Eglise grecque des images peintes représentant la Vierge et les saints. Dans le sens où je l'emploie, il comporte un léger équivoque que mon texte dissipera rapidement. J'aurais tout de même préféré un mot qui désignât un briseur d'idoles. Peut-être en existe-t-il un dans la langue française ; je n'ai pas eu la liberté de chercher bien longtemps et n'en ai pas trouvé. On verra que c'est un véritable briseur d'idoles que je voudrais faire connaître au lecteur.

Pour prévenir ou empêcher tout scandale, disons tout de suite qu'il s'agit d'un prêtre et d'un excellent prêtre du clergé de France. Ses qualifications et ses œuvres littéraires ne laisseront subsister aucun doute à ce sujet en même temps qu'elles témoigneront de son orthodoxie, de sa compétence et de son autorité. Voici comment le présentent certains de ses nombreux éditeurs [2].

« Né à Bordeaux en 1897, François Ducaud-Bourget, après avoir fait de brillantes études secondaires, se trouve soldat de l'Armée du Danube (1918-1919). Il entre ensuite au Séminaire de Saint-Sulpice et est ordonné prêtre en 1924. D'abord vicaire dans la banlieue rouge et les faubourgs parisiens, il est nommé par la suite à Saint-Thomas d'Aquin, puis à Saint-Louis d'Antin avant d'être premier vicaire à Saint-Germain l'Auxerrois.

« Durant la guerre de 1939-1940, il crée, anime et dirige des foyers du soldat dans les Vosges. L'occupation en fait un agent de mission ne reculant devant aucun danger, il accepte les besognes les plus humbles et les plus précieuses et les plus dangereuses, recevant chez lui des lettres en écriture sympathique, des colis contenant des renseignements, assurant des liaisons dans Paris, camouflant du matériel et des échappés à la

1. L'abbé François Ducaud-Bourget.
2. *Faux témoignage « chrétien »*. Editions du XXe siècle. Note des Editeurs.

Gestapo, servant de P. C. Par des contacts nombreux qu'il a assurés personnellement, notamment en février 1944, pour la Mission O. S. S., il a ouvert des postes à Bordeaux et à Paris, procurant des renseignements précieux sur l'ordre de bataille, le stationnement des unités, les systèmes défensifs côtiers ou les mouvements T. C. O. ainsi que des renseignements économiques.

« Cette action lui vaut la Croix de Guerre et la Médaille de la Résistance.

« Son œuvre littéraire, fort abondante, au style simple, dépouillé comme une église de campagne, aux résonances si profondément humaines, unit si étroitement la poésie à la prière qu'elle n'est plus qu'un long cri d'amour vers Dieu. Fondateur et directeur de la revue *Matines* et des *Paraphonistes de Saint-Jean de Matines*, il fonda l'*Union universelle* des Poètes et Ecrivains catholiques dont les adhérents, grâce à l'autorité et au dévouement de son fondateur, grâce aussi aux nombreux voyages qu'il fit à l'étranger, et notamment en Belgique, en Angleterre, en Italie, en Espagne, en Grèce, dans les Etats balkaniques, en Autriche-Hongrie, en Russie, en Turquie, au Maroc et en Suisse, s'étendent de par le monde, dans tous les pays où la religion peut encore s'exprimer et vivre.

« Trois fois couronné par l'Académie française, il est membre sociétaire des Poètes français, Président du comité pour le Prix Louis le Cardonnel et membre correspondant des Académies d'Arras et de Bordeaux.

« Il fonda également la Messe des Poètes, et c'est à cette occasion qu'il prêcha durant la retraite pascale de 1949 le magnifique *Chemin de Croix* qui vient d'être édité sous notre firme.

« Messire Ducaud-Bourget est Chapelain d'obédience magistrale de l'Ordre Souverain de Malte et Chapelain *in gremio ordinis* de l'Ordre militaire et hospitalier de Saint-Lazare de Jérusalem ».

Je n'ai pas reculé devant cette longue citation parce qu'elle nous fait connaître d'un seul coup celui avec qui nous allons lier plus ample con-

naissance et déjà le lecteur conviendra que nous ne sommes pas en trop mauvaise compagnie. Il reste encore à donner un bref aperçu de son œuvre littéraire :

Deux romans : *La Clarté d'Oxford* (Rodier), 1929. *L'ombre sur nos cœurs* (le Rouge et le Noir), 1931. Plusieurs recueils de poèmes : *Ma belle morte en robe verte* (Le Rouge et le Noir), 1930. *Le Cyrénéen* (Mercure universel), 1933. *L'oblation* (Mercure universel), 1935 ; préface de Dom Lefèvre, réédité en 1950 (Matines), avec critique d'André Fontainas de l'Académie Mallarmé. *Sandro l'humilié* (Feuilles Vertes), 1936, préface d'André Fontainas. *Notre-Dame de Haute Mort* (Matines), 1938 ; préface de Theo Varlet ; Prix Hérédia, Académie française. *Les degrés dans la nuit* (Matines), 1936, préface de Paul Fort. *Poésie sacerdotal* (N. R. F.) *Tristan d'Automne* (Matines), 1948 ; Prix Saint-Cricq-Theis, Académie française. Différents ouvrages en prose : La Messe *Pro tempore belli*, notes catholiques du temps de guerre, 1940. *Interludes pour le Temporal* (Jean Renard), 1942. Prix Davaine, Académie française. *L'Imitation de Jésus-Christ* de Corneille (Albin Michel). *La Vie humiliée de Jehanne de France* (N. R. F.). *Orate, Fratres* (N. R. F.). Ajoutez à ceci un ouvrage de théâtre : *Thérèse qui mourut d'amour* (Sainte Thérèse d'Avila), joué à la Radiodiffusion française, le 19 mai 1949 ; puis, deux ouvrages de critique religieuse : *Claudel, Mauriac et Cie,* catholiques de littérature (Editions de l'Ermite) et *Faux témoignage chrétien* (Editions du XXe siècle) ; enfin plusieurs autres ouvrages de genres différents en préparation.

Or il semble bien étonnant que cet excellent prêtre catholique porteur de tant de titres, qui a écrit tant d'ouvrages et reçu tant de félicitations ne soit pas plus connu des lecteurs catholiques de langue française. J'ai lu quelques journaux et quelques revues depuis vingt-cinq ans — pas beaucoup — j'ai lu beaucoup de livres pour accomplir convenablement mes différents devoirs d'état et charmer mes loisirs, je n'ai jamais rencontré le nom de l'abbé François Ducaud-Bourget, alors que j'ai rencontré des milliers et des milliers de fois les noms de Charles Péguy, de Paul Claudel,

de François Mauriac, d'André Gide et de Jean-Paul Sartre. Qu'on me pardonne ce voisinage.

Ce sont les deux ouvrages de critique religieuse de l'auteur qui me donnent partiellement raison de ce silence : *Claudel, Mauriac et Cie*, puis *Faux témoignage « chrétien »* que je me suis procuré tout à fait par hasard et qu'on a regretté de m'avoir prêtés, lorsque j'ai fait part du projet d'écrire cet article.

J'ai toujours éprouvé quelque défiance sur l'orthodoxie de certains magnats de la littérature catholique contemporaine, mais allez donc oser quelques observations, même les plus modérées, au sujet d'écrivains auxquels notre génération semble conférer la même autorité qu'au magistère de l'Eglise et voici que l'abbé François Ducaud-Bourget sabre avec une hardiesse qui jette presque dans la stupeur ces coryphées si copieusement encensés pendant les vingt-cinq dernières années : Péguy cité plus fréquemment que les pontifes Pie X, Benoît XV et Pie XI et qui donne l'impression qu'un pèlerinage à la cathédrale de Chartres peut équivaloir à l'obéissance à l'Eglise [3] ; Henri Bergson, peut-être baptisé en secret, peut-être aussi témoin de la foi, pourquoi pas ? Paul Claudel, un grand exégète et un grand mystique qui fait pâlir saint Augustin et saint Thomas d'Aquin ; François Mauriac, le romancier de la grâce, puis André Gide qui avait pourtant le cœur si tendre...

Je ne savais pas qu'un écrivain vraiment orthodoxe pouvait se rencontrer pour séparer l'ivraie du bon grain et dénoncer hardiment ce syncrétisme doctrinal qui permet de donner couleur de vérité chrétienne, voire mystique, à toutes les fantaisies de l'imagination.

Il y aurait à insérer ici un court traité de l'Eglise ou d'Introduction au Dogme ; les limites de cet article ne le permettent pas. Qu'il nous suffise de rappeler un enseignement du Pape Benoît XV, un des seuls chefs dans le temps de la seule véritable Eglise : « La foi catholique

---

3. Que d'arguties dénoncées et couronnées par cent conciles, la littérature française contemporaine présumée catholique n'a-t-elle pas tissées autour des trois vertus théologales et je me suis toujours demandé si l'espérance suprême du mourant luttant avec les affres de la mort avait quelque lien de parenté avec « la petite sœur » de Péguy.

est d'une nature telle qu'on ne peut rien lui ajouter, rien lui retrancher, ou on la possède tout entière ou on ne la possède pas du tout » (*Ad beatissimi*). Dans le même document, le même pontife se demande si certains catholiques n'en viendront pas jusqu'à juger à la mesure de leur intelligence les divins mystères et toutes les vérités révélées n'hésitant pas à les adapter aux goûts des temps actuels ».

Dans son ouvrage intitulé *Claudel, Mauriac et Cie*, M. l'abbé François Ducaud-Bourget analyse le théâtre de M. Paul Claudel et conclut, appuyé sur de nombreuses citations, que dans chacune de ses pièces, il y a des erreurs doctrinales qui vont jusqu'au blasphème, *Ab uno, disce omnia.*

Au 3e acte de *Partage de Midi* — rappelons qu'il y a trois hommes et une femme dans ce drame, c'est-à-dire un mari et deux amants — je cite d'après M. Ducaud-Bourget :

« Ysé, enceinte des œuvres de Mésa, a abandonné son mari et ses enfants... et son amant pour suivre Amalric. Son bâtard est né. L'affabulation les place dans une maison assiégée par des insurgés chinois et tout va bientôt sauter. L'enfant meurt. Quelque temps auparavant le mari en avait fait autant. Mésa revient. Il y a un dialogue d'amour parfaitement invraisemblable de la part d'une mère qui vient de perdre à l'instant son petit, dialogue au bord de la mort, très sublime et sophistiqué, où l'on passe de l'amour charnel le plus exalté aux considérations théologiques les plus sublimes :

« Combien de temps maintenant, ô femme, dis-moi, fruit de la vigne,
Avant que je te boive de nouveau dans le royaume de Dieu ».

« Cette allusion au Discours après la Cène est d'un goût excellent, n'est-il pas vrai, dans cette accommodation ? Mais si l'on accepte cette image à saveur sacrilège, si boire le fruit de la vigne est, vraisemblablement la possession charnelle, il me semble que l'idée du ciel que se fait Mésa est digne de Mahomet et non pas du Christ qui nous a confié que là nous serons « comme des anges » [4].

---

4. *Claudel, Mauriac et Cie*, p. 51.

Après avoir relevé dans chacun des drames de Claudel, y compris *L'Annonce à Marie* qui n'en est pas le moins pourvu, de semblables accommodations, M. Ducaud-Bourget conclut dans un jugement d'ensemble :

« L'œuvre de Paul Claudel n'accepte aucune loi, aucune hiérarchie de valeurs, aucune contrainte. Seul, son « génie » le guide, l'entraîne, bouscule toutes les barrières, toutes les nuances, toutes les mesures, toutes les précisions. Nous sommes dans les brouillards planant sur un paysage dévasté par l'inondation, sur des ruines après une avalanche. Cela n'a rien de comparable avec la simplicité noble, la limpidité, l'ordre souhaités, enseignés, pratiqués par l'Eglise romaine... [5]. Et lorsque Charles Maurras, qui est expert en beau langage, écrit que celui de M. Claudel lui semble être une traduction d'un dialecte haut-allemand, je le crois bien près de la vérité, l'auteur ayant avoué lui-même à une dame de mes relations qui me l'a répété, que, seuls, les Allemands pouvaient le comprendre. Dieu merci ! il y a encore beaucoup de Français qui n'entendent pas cette langue. Ainsi ses idées religieuses personnelles ont-elles moins de chance de pervertir les esprits et les âmes [6].

Le second ouvrage de critique religieuse signé François Ducaud-Bourget s'intitule *Faux témoignage « chrétien »* par allusion au périodique *Témoignage chrétien*. Il en signale l'hétérodoxie, l'arrogance et l'équivoque. Cet ouvrage constitue un témoignage sans précédent sur le genre de catholicisme professé par ce que l'on pourrait nommer l'élite néo-chrétienne de notre siècle.

Autrefois, c'était les moines qui rêvaient de réformer l'Eglise. Plusieurs d'entre eux régnèrent dans la suite sur le siège de Pierre ; aujourd'hui, ce sont les laïques, et d'une façon générale, les fidèles de l'Eglise enseignée qui font la leçon à l'Eglise enseignante, trouvent à redire sur

5. « Le Pape, aurait déclaré Paul Claudel en sortant d'une audience, est un béotien ». *Ibidem*, p. 112. Et il s'agit du Pape Pie XII, je crois ; allez donc...

6. *Ibidem*, pp. 94-95. Plus haut, le critique avait abrité son jugement derrière celui de Pierre Laserre : « L'œuvre de Paul Claudel est la plus énorme injure qui ait jamais été perpétrée à l'égard du bon sens, du langage et de la grammaire ».

ses méthodes, ses attitudes, son étroitesse et ses rigueurs. Heureusement que l'Esprit-Saint continue de souffler fidèlement dans les voiles de la barque de Pierre. Les Souverains Pontifes ne s'écartent pas d'un iota des règles traditionnelles de la morale que l'on voudrait tant faire admettre comme surannées à l'âge atomique [7], témoins les enseignements du Pontife régnant sur l'étreinte réservée, la sexualité, la psychanalyse, la stérilisation, etc.

On pourra lire avec un intérêt particulier auquel se mêlera sans doute beaucoup d'étonnement les chapitres sur *L'objection de conscience*, *L'enseignement du catéchisme*, *L'universalisme*, *Les grands hommes de Témoignage chrétien*. On y découvrira d'où procède l'atmosphère religieuse et intellectuelle de la revue *Esprit* étroitement liée à *Témoignage chrétien* et dans laquelle des jeunes Canadiens en liberté sous le ciel de Paris ont récemment jeté leur gourme.

Lorsqu'on aura lu les ouvrages de critique religieuse de M. l'abbé François Ducaud-Bourget, peut-être pourra-t-on apercevoir au milieu de cet immense amoncellement de marbres gigantesques ruinés, l'Homme-Dieu véritable expirant sur une croix pour le salut de l'humanité, après avoir livré l'enseignement des seules vérités à croire et des seules vertus à pratiquer sans lui laisser la liberté de les accommoder à ses fantaisies littéraires ou philosophiques.

Albert Saint-Pierre, O. P.

---

7. C'est J. K. Chesterton qui a peut-être le mieux caractérisé l'attitude d'un grand nombre d'intellectuels catholiques contemporains : « Ces gens prennent simplement l'humeur moderne avec tout ce qu'elle comporte d'aimable, d'anarchique, d'insignifiant et d'évident, et exigent que chaque croyance s'y ajuste. Mais l'humeur existerait même sans la croyance. Ils disent qu'ils veulent une religion sociable alors qu'ils seraient sociables sans aucune religion. Ils disent qu'ils veulent une religion pratique alors qu'ils seraient pratiques sans aucune religion. Ils disent qu'ils veulent une religion acceptable à la science, alors qu'ils accepteraient la science même s'ils n'acceptaient pas la religion. Ils disent qu'ils veulent une religion comme cela parce qu'ils sont déjà comme cela. Ils disent qu'ils la veulent alors qu'ils veulent dire qu'ils pourraient s'en passer » (*L'Eglise catholique et la Conversion*, p. 81).

N. D. L. R. — Il serait facile de faire l'antithèse de cet article. Une liste de grands noms, en quantité et qualité, admirateurs de Claudel, se dresse facilement. Il y a aussi le point de vue philosophie, théologie et art qui couvre et étouffe majestueusement l'ivraie qu'on peut trouver dans toute grande œuvre.

Eglise monastique unique en son genre dans le Québec

Le grand artiste canadien, Lauréat Vallières, y aura travaillé durant douze années

L'église Saint-Dominique de Québec est probablement unique en son genre au pays et dans notre province. De style gothique, elle est une église monastique, type collégiale, qui s'adapte bien à la vie paroissiale.

M. J.-Albert Larue, architecte et professeur à l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal, en élaborait les plans dès 1925 et M. Lauréat Vallières, sculpteur canadien bien connu, y aura travaillé durant douze années, puisqu'il compte en terminer les travaux de sculpture, cette année même.

Le symbolisme et la réminiscence du moyen âge chrétien y sont évoqués de façon saisissante.

L'Ordre de Saint-Dominique, fondé au XIIIe siècle, a conservé un culte tout particulier pour la tradition médiévale. Le style gothique (dont le nom réel est style français *Opus Francigenum*), étant le style par excellence de cette époque, fut adopté pour cette église. Il a pris naissance dans l'Ile de France et s'est développé dans les différentes régions de ce pays en prenant les caractéristiques propres à chacune. En Normandie, il devint moins compliqué et moins ornementé ; il parut donc le plus convenable à notre climat, au caractère de la vieille ville de Québec et de ses environs où existent déjà tant de maisons du type normand.

On confond parfois le style gothique normand et le style gothique anglais. C'est que celui-ci vient en ligne directe de celui-là, importé en Angleterre par les Normands après la conquête de celle-ci par Guillaume le Conquérant. On sait que c'est à ce moment que débutèrent la plupart des constructions d'églises d'Angleterre du moyen âge.

Pour conserver l'unité dans l'ensemble et le détail de l'église Saint-Dominique, M. J.-A. Larue a tenu à en dessiner le tout et, pour la même raison, il a insisté auprès des autorités de la communauté des Domini-

cains de Québec, pour que la sculpture du temple fût confiée à un seul artiste-sculpteur. Monsieur Larue réalise là l'œuvre de sa vie et il l'a voulue selon le plan traditionnel de l'architecture monastique du moyen âge. « Si j'avais à recommencer, je ferais le même plan et les mêmes détails » déclare-t-il sans ambages. Les sujets de sculpture, choisis par lui, l'ont également été avec la collaboration du Révérend Père M.-M. Labonté, O. P., curé actuel de la paroisse Saint-Dominique de Québec et avec celle du Révérend Père D.-M. Laurin, O. P., Prieur, pour la partie du chœur des religieux.

Tout comme la construction des églises du moyen âge, celle de Saint-Dominique de Québec a été réalisée par étapes. L'extérieur en fut commencé au printemps de 1929 ; il fut terminé pour Noël 1930. L'intérieur, commencé en 1935, se terminera cette année 1953. Elevée sur les champs de bataille des Plaines d'Abraham, la bénédiction de sa pierre angulaire (1930), donnait l'occasion au Gouverneur Général du Canada, alors de passage à Québec, d'être présent à la cérémonie. Les dimensions intérieures de l'église sont de 60 pieds de largeur, 250 pieds de longueur, y compris le chœur des religieux, et 50 pieds de hauteur. La tour centrale, 30 x 30 pieds, haute de 150 pieds, forme la façade et englobe les vestibules, la tribune de l'orgue, le pont des cloches ; ce qui permet d'occuper le maximum du volume de la construction et d'économiser une façade proprement dite.

Le plan de l'église Saint-Dominique de Québec est en forme de croix latine avec collatéraux facilitant les processions ; le chœur des religieux est séparé du sanctuaire par le maître-autel double et une grille ajourée, le tout encadré d'un grand arc en pierre. Le chevet est rectangulaire et pourvu d'un immense vitrail représentant saint Dominique au pied du Christ en Croix, saint Pierre et saint Paul.

Une chapelle latérale contient le tombeau du Révérend Père Henri Martin, O. P., curé-fondateur de la paroisse et promoteur de la construction. Les vitraux de la nef et des transepts, œuvre du maître-verrier Chigot, de Limoges, France (Le Vitrail Français, Paris) représentent les mystères du Rosaire.

Les principaux matériaux employés dans cette construction sont : la pierre et le chêne, éternels comme les moines.

La sculpture ornementale s'inspire de la Flore et de la Faune canadiennes ; l'érable, le blé, la vigne, le rosier et l'oranger de Saint-Dominique ; les attributs et les armes de l'Ordre forment les motifs dominants.

Le maître-statuaire par excellence, qu'est monsieur Lauréat Vallières, de grande renommée, a réussi de véritables chefs-d'œuvre dans toutes ses pièces. Soulignons : Le Maître-Autel, le Crucifix, les Evangélistes, les Pères de l'Eglise, les Autels latéraux, Saint-Joseph, Notre-Dame du Rosaire, les Prophètes ; la Table de communion dont le décor se compose du portrait des Papes qui ont joué un rôle dans l'histoire de l'Ordre et du diocèse de Québec.

La Chaire est l'œuvre préférée de monsieur Vallières et l'on y reconnaît Adam et Eve sous l'arbre de la science du bien et du mal, les péchés capitaux représentés par des monstres et les vertus représentées par des Anges ; les grands prédicateurs dominicains, les Croisés et des scènes de la vie de saint Dominique.

Sur le contour de la nef on distingue les statues des saints et des saintes de l'Ordre. Sur l'extrémité des bancs du public se trouvent de petits « moines » qui tiennent un livre ouvert portant chacun le numéro de leur banc respectif. Soulignons en passant que les paroissiens de Saint-Dominique ont parfois trouvé des ressemblances entre les figures sculptées dans la pierre ou le chêne par M. Vallières et celles des religieux résidant alors à Québec.

Le Chemin de la Croix en bas-relief est également une œuvre d'art pur. De même les sculptures des confessionnaux avec leurs grilles ajourées, les consoles de la tribune de l'orgue ornementées de têtes d'animaux de la forêt canadienne.

Les stalles des religieux avec dais en chêne ajouré, le haut-relief central représentant la Sainte Vierge qui accorde sa protection aux religieux et religieuses de l'Ordre de Saint-Dominique, les accoudoirs des stalles, supportés par de « petits moines » figures des travaux intellectuels

des religieux et des métiers pratiqués par les frères convers, forment un ensemble à la fois grandiose et plein de charme.

Vallières, notre célèbre statuaire et sculpteur canadien, aura pris douze années à réaliser la sculpture de l'église Saint-Dominique de Québec. Il y a mis le meilleur de lui-même tout comme son architecte, M. J.-A. Larue, et comme lui il répéterait son travail dans la même unité d'idées et de réalisation.

Toutes les sculptures de cette église sont en chêne blanc. Ce bois, en plus de certaines propriétés particulières (résistance au travail des années, de l'humidité, etc.) est celui qui se prête le mieux à ce genre de travail.

Un fait assez typique se rapporte à l'arrivée du bois du maître-autel à Québec. Un riche Américain, de passage en cette ville, décida, après avoir vu l'église en construction, d'envoyer gratuitement un char de chêne spécialement traité pour ameublement *(Gothic oak)*. Comme ce généreux donateur ignorait l'adresse de l'édifice et n'en connaissait que le nom, il adressa son envoi comme suit : « St. Dominique, Quebec ». Ce ne fut donc qu'après avoir fait le tour de toutes les paroisses Saint-Dominique de la Province que le bois précieux parvint à destination à la grande surprise du curé d'alors, le Révérend Père Henri Martin, O. P.

Les travaux extérieurs de ce temple de granit ont été exécutés par monsieur F.-X. Lambert, de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, constructeur de la basilique Sainte-Anne-de-Beaupré, cependant que les travaux intérieurs l'ont été en partie par les Maisons Villeneuve et Ferland de Saint-Romuald et par la Maison A. Deslauriers et Fils de Québec. Le tout s'est déroulé sous la surveillance de monsieur Gabriel Demeules, architecte bien connu de Québec.

Soulignons, en terminant, que monsieur Lauréat Vallières vient de commencer la sculpture de la balustrade de l'église de la Malbaie.

Jeanne DAIGLE
Ecrivain et Journaliste

Evocation du Val de Loire

Les eaux bleu-tendre de la Loire baignent un vallon béni par la nature, par l'histoire et par l'art. Depuis sa source lointaine dans les monts d'Auvergne jusqu'à son estuaire majestueux dans l'Atlantique, le cours de la Loire traverse des villes et des villages dont les noms évoquent un passé prestigieux qui reste comme un trésor vivant dans un cadre enchanteur et charmant, pour nourrir la contemplation des foules de visiteurs qui viennent *faire* les Châteaux de la Loire avec leurs souvenirs historiques, littéraires et artistiques. Dans ce coin de France, en effet, sont venus se tasser mille ans d'histoire et cinq cents ans d'un art qui fait l'admiration permanente du monde. C'est dire que le Val de Loire est le foyer indiscutable de la Renaissance française, de ce vaste mouvement d'idées, de réalisations, d'événements majeurs qui ont laissé leur marque indélébile sur l'évolution de la France et du monde.

Nous avons fait pendant huit jours, avec quelques deux cents humanistes de plusieurs pays d'Europe et d'Amérique, réunis en congrès l'été dernier, l'inoubliable pèlerinage du Val de Loire. Cette « Grande Semaine » était mise sous l'inspiration de Léonard de Vinci qui habita à l'ombre du Château d'Amboise pendant les quatre dernières années de sa vie et dont on célébrait le cinquième centenaire à travers le monde. Nous avons pu faire ainsi la riche expérience de combiner les savantes communications des historiens de l'art et de la littérature, avec les multiples messages de notre sensibilité devant tant de beautés naturelles, tant de souvenirs du passé, tant de chefs-d'œuvre de la peinture, de la sculpture et de l'architecture.

* * *

La grande salle des Etats Généraux du Musée de Tours servit à l'ouverture du congrès. Les nobles fonctions de cette salle avec les grandes toiles qui l'ornent nous rattachaient par l'esprit à cette ère bouillonnante évoquée par les orateurs. La riche exposition « Art Français et Val de

Loire » dans les salons spacieux du Musée nous servit ensuite à illustrer par la vue notre contact spirituel avec la Renaissance. Les autorités préfectorales et municipales avec les notabilités tourangelles recevaient ensuite les congressistes dans les jardins du Musée où l'on nous fit connaître les vins célèbres de la région.

Le lendemain l'Hôtel-de-Ville d'Amboise servit de cadre à une solide séance d'étude. Puis ce fut l'inauguration de l'exposition léonardienne au Château d'Amboise dont la masse élégante domine la Loire et renferme une bonne partie de l'histoire des guerres de religion. Nous voici sur le balcon d'où furent pendus les meneurs de la Conjuration d'Amboise au seizième siècle. L'histoire apprise sur place avec des explications prend une signification humaine et immédiate.

En attendant une visite plus longue à Amboise le dimanche suivant, nous allons dans la Salle des Etats Généraux pour y admirer quelques œuvres originales de Léonard de Vinci. Une dizaine de magnifiques esquisses révèlent certains traits du génie de Vinci : le dessin d'une bouche énigmatique, l'élégance spirituelle d'une main, l'attitude d'une silhouette nerveuse racontent la génération de plusieurs toiles célèbres, comme l'*Adoration des Mages* à partir de quelques coups de crayon. Dans l'ébauche d'un groupe animé, on remarque le croquis d'un hygromètre, témoin muet des préoccupations scientifiques du maître. Voici une épure d'un château, qui est en somme le squelette en miniature des majestueuses bâtisses qui couvrent la région de la Loire. A côté de reproductions de tableaux, nous admirons des éditions anciennes de l'époque.

Dans la galerie ouverte qui mène à la porte principale du château, quelques panneaux géants rappellent les dates principales de la vie de Léonard de Vinci : Né en avril 1452 à Vinci près de Florence, il alla travailler pour les Médicis à Florence, pour les Sforza à Milan, pour les Papes à Rome, et après un passage dans sa région natale où il attira l'attention de François Ier qui faisait campagne en Italie, Léonard fut invité en France par le roi qui l'installa au Clos-Lucé à l'ombre des

murs gigantesques du donjon d'Amboise. C'est là que Vinci passe les dernières années de sa vie, entouré de disciples, mais sans pouvoir travailler sérieusement à la suite d'une paralysie de son bras. Le 23 avril 1519 il y dicte son testament ; et le 2 mai de la même année, il y meurt en contemplant de son lit le magnifique panorama de la campagne qui lui rappelait son pays natal.

Quelques instants après, nous allions faire le pèlerinage du Clos-Lucé, si plein de souvenirs léonardiens, et nous contemplions le Val de Loire de la fenêtre même qui vit le dernier regard du maître. Une légende veut que François Ier resta auprès de lui au moment de sa mort, si l'on en croit un tableau qui nous la reproduit. Mais en fait, Léonard s'éteignit dans les bras de son disciple Melzi auquel il légua une partie de sa fortune. Quand il arriva en France, Vinci n'était plus le beau jeune homme que représente un tableau existant encore à Florence. Il était vieilli, fatigué, avec la barbe et les cheveux blancs. Mais son regard était toujours plein de feu et d'intelligence, comme s'il voyait constamment les belles choses qu'il voulait réaliser. Le secrétaire du Cardinal de Bourbon qui était au Clos-Lucé à l'époque, rapporte qu'il avait vu dans l'atelier du maître trois tableaux : la *Joconde*, un *Saint-Jean-Baptiste*, et une *Sainte-Anne* ; tous les trois sont au Louvre aujourd'hui. On sait que Léonard fut inhumé dans la collégiale royale de Saint-Florentin. Après la démolition de celle-ci sous l'Empire, ses ossements furent retrouvés en 1863 et déposés dix ans plus tard dans un caveau de la chapelle de Saint-Hubert à Amboise, par les soins du Comte de Paris, propriétaire du château. C'est en cette minuscule chapelle que nous assistions quelques jours après à l'inauguration d'une plaque commémorative à Léonard par M. Pinay, alors président du conseil, en présence du Comte de Paris actuel.

Dans le magnifique parc du Clos-Lucé avec ses pelouses verdoyantes, nous eûmes une séance de travail en plein air, en présence du Nonce Apostolique en France qui prit une part animée aux discussions. De retour à Tours le même soir, nous assistons à un festival de

musique de la Renaissance dans les magnifiques jardins de la Préfecture, éclairés artistiquement pour la circonstance. Sur une estrade encadrée d'hortensias géants, l'ensemble vocal de la Radio-Télévision française nous fit entendre de vieilles chansons de l'époque, si pleins de lyrisme et de gaieté, avec l'accompagnement du luth, de la viole de gambe, et de la flûte à bec. La musique vint ensuite nous donner une des sources d'inspiration et des méthodes d'expression de ses illustres initiateurs.

Les jours qui suivirent nous amenaient chaque fois dans un nouveau château, dans un nouveau cadre merveilleux pour des séances d'étude et des visites stimulantes. Tour à tour on a fait Langeais, Villandry, Azay-le-Rideau, Chinon, Chaumont, Cheverny, Chenonceaux, Blois et Chambord. Chaque soir, on revenait à Tours où nous avions nos quartiers généraux. Le matin, branle-bas dans les couloirs pour le réveil, on avalait un déjeuner avec des croissants chauds, et déjà les voitures étaient à la porte pour nous transporter vers de nouvelles aventures, vers de nouveaux enchantements.

* * *

Les châteaux de la Loire ! Plus de cent vingt merveilles de l'architecture de la Renaissance blotties dans les bosquets ou perchées sur les escarpements du Val de Loire, chacune grosse d'histoire et de merveilles artistiques. Comment réunir en faisceaux nos impressions et nos émotions pendant cet inoubliable périple ? En matière d'introduction, voici quelques vers de Charles Péguy qui sont à eux seuls tout un programme :

Le long du coteau courbe et des nobles vallées
Les châteaux sont semés comme des reposoirs ;
Et dans la majesté des matins et des soirs
La Loire et ses vassaux s'en vont par ces allées.

Cent vingt châteaux lui font une suite courtoise,
Plus nombreux, plus nerveux, plus fins que des palais
Ils ont noms : Valençay, Saint-Aignan et Langeais,
Chenonceaux et Chambord, Azay, Le Lyde, Amboise...

En vérité ! Peu de provinces françaises nous ont laissé une empreinte aussi frappante, aussi étincelante, aussi riche du génie national que ce pays pétri d'histoire. N'allez pas croire que nous ayons visité les cent vingt châteaux que Charles Péguy commence à énumérer dans ses quatrains. Mais déjà, quels souvenirs inoubliables nous ont laissés ceux qui ont reçu notre groupe avide de vérité et d'art !

Voici Langeais, cet élégant édifice féodal et militaire qui fut construit en 1465 par Louis XI, le roi habile qui fit l'unité de la France. Ses vieux murs virent en 1491 le mariage de Charles VIII avec Anne de Bretagne, événement qui préparait la réunion de la Bretagne au domaine royal. Restauré depuis avec goût et meublé d'objet d'art et de tapisseries de l'époque, Langeais a repris sa belle physionomie du quinzième siècle. Dans la grande salle du château, qui appartient aujourd'hui à l'Institut de France, un magnifique déjeuner nous était offert par le Conseil Général d'Indre-et-Loire, circonstance qui nous permit d'imaginer les fastes mondains d'antan.

Après une docte conférence sur « L'Architecture du Val de Loire » nous partions pour Azay-le-Rideau, bâti en 1518 par Gilles Berthelot, maître de la Chambre des Comptes et financier du roi. Situé dans une île de l'Indre, dans un bosquet touffu, ses toits bleus et ses pierres blanches se reflètent dans l'eau verte du fleuve dans un effet saisissant. Tous s'arrêtent dans la cour intérieure pour admirer une curieuse sculpture sur la façade : c'est la salamandre de François Ier au milieu des flammes avec cette double devise : *Nutrisco et Extinguo — Ung seul désir !* Aujourd'hui le château d'Azay appartient à l'Etat qui l'a transformé en musée d'art.

Tard dans l'après-midi, nous arrivions à Chinon où naquit le grand Rabelais dont on célèbre le cinquième centenaire cette année, avec force discours, vins et banquets pantagruéliques. Sur un mamelon élevé, l'énorme masse en ruine du château de Chinon dresse ses murs édentés et ses grosses tours de garde. Cette forteresse médiévale de grande valeur historique et archéologique, vit mourir les rois d'Angleterre Henri II et

Richard Cœur de Lion qui en étaient alors les seigneurs. Dans un pan de muraille, on voit encore les vestiges de cette même cheminée monumentale que remarqua Jeanne d'Arc quand elle arriva de Domrémy pour y chercher le Dauphin. Vu de loin, le château de Chinon semble former un seul corps de bâtiment. Mais en réalité, il a trois parties distinctes séparées par de larges douves qui communiquaient autrefois entre elles par des ponts-levis. Bientôt nous laissons la poignante solitude de ces ruines historiques pour faire dans la nuit le circuit des châteaux illuminés, importante addition moderne au pèlerinage de cette région. La magie de la lumière nocturne donnait une beauté nouvelle aux pierres sculptées que des générations n'avaient admirées que sous les rayons dorés du soleil. Nous nous arrêtons de longs moments devant chacun de ces joyaux de l'architecture Renaissance, admirant leur extraordinaire blancheur mate qui les découpe dans la nuit comme un dessin à trois dimensions. Chacun d'eux a sa silhouette propre, ses lignes de force particulières, son élégance personnelle, ses évocations romanesques, son cachet indivisible, sa disymétrie harmonieuse, ses proportions massives. On ne saurait lequel choisir pour lui donner le premier prix.

Mais c'est le château de Chambord qui paraît le plus énorme et qui nous arrête le plus longtemps, pour nous faire jouir d'un jeu étonnant de lumières et de sons évoquant les phases principales de sa longue histoire. Des voix amplifiées par des hauts-parleurs stratégiquement disposés dans le parc, nous disent les légendes et les faits des seigneurs de Chambord ; pendant que des batteries lumineuses éclairent tantôt cette aile, tantôt ces motifs, tantôt le château tout entier selon l'état d'âme de la narration. C'était un spectacle vraiment féerique que de voir vivre, pour ainsi dire, le massif quadrilatère de Chambord, avec sa forêt de campaniles et de cheminées artistiques se détachant dans le ciel noir comme une gigantesque dentelle de pierre. On sait que Chambord fut construit par François Ier et qu'il servit de résidence aux Valois et à Louis XIV. C'est pour le roi-soleil que Molière créa et fit jouer dans le château même *Monsieur de Pourceaugnac* et *Le Bourgeois Gentilhomme*, dont nous

entendions des extraits dans la nuit, par les voix invisibles des ondes puissantes.

De près comme de loin, on est saisi par l'ampleur et l'équilibre de ce chef-d'œuvre architectural de la Renaissance, qui se distingue à l'intérieur par un escalier monumental à double spirale couronné par une énorme lanterne. En jetant une dernière fois un regard sur Chambord, Chateaubriand aurait dit qu'il ressemblait à une femme dont le vent aurait soufflé les cheveux en l'air. Mais ce n'est là qu'une impression parmi tant d'autres suggérées par cette demeure vraiment royale. Les fêtes qui s'y donnaient alors, dépassent ce qu'on peut imaginer. Grand amateur de jolies femmes, François Ier ne devait guère laisser ses salles et ses chambres vides. Il dut y goûter maintes aventures heureuses ou malheureuses, si l'on peut interpréter justement cette inscription qu'il aurait griffonné sur une vitre : « Souvent femme varie !... » Nous devions passer par Chambord encore le lendemain pour y tenir séance et visiter en détail ses salons et ses trésors.

La longue soirée se termina par une visite nocturne du château de Villandry et de ses jardins artistiques. Passons sur les trésors d'art des salons de Villandry, pour insister sur l'illumination savante de ses parterres, dont les haies sont disposées et taillées dans le pur style de la Renaissance italienne. Des jeux de lumières multicolores où le bleu domine, révèlent ou effacent tour à tour tel ou tel détail de ces parterres qui s'étagent sur trois terrasses. Voici le jardin potager, où la disposition des légumes cadre parfaitement avec un décor spécialement aménagé. Puis c'est le jardin d'ornement, avec ses motifs de buis disposés en mosaïques sur un fond d'herbes aromatiques, les « simples » de nos ancêtres. Et enfin le jardin d'eau, ce long bassin bordé de plantes et dont les eaux coulent dans la douve du château par un canal coupé de ponts et de cascades. Nous dominons ce triple étage de jardins d'une balustrade monumentale qui prolonge la terrasse du château. A l'autre bout, tel un capitaine à son poste de commande, un électricien fait jouer ses manettes disposées en clavecin comme le ferait un organiste avec ses multiples

claviers, pendant qu'il fait également tourner des disques de gramophone choisis pour faire un heureux mariage des lumières et des sons. On s'arrache avec peine à ce spectacle unique, pendant qu'une batterie de coups secs nous annonce que les coupes de champagne nous attendent sur la terrasse. Au départ, c'est le grand jeu de tous les parterres et bassins illuminés qu'arrosent de puissants jets d'eau multicolores qui projettent de minuscules arcs-en-ciels dans la nuit en éveil.

* * *

Au cours des deux jours qui suivent, c'est le tour de Chaumont, de Blois, de Chambord que nous vîmes la veille dans la nuit, de Chenonceaux et de Cheverny qui organisa une réception princière pour notre groupe cosmopolite. Un intermède ronsardien au Prieuré de Saint-Côme près de Tours, compléta cette partie émouvante de notre itinéraire.

La visite du château de Blois s'impose nécessairement à tout amateur de l'histoire et de l'art de la Renaissance. Assis sur une colline dominant la Loire et la plaine environnante, cette vaste construction servit de cadre à tous les grands événements de l'histoire de France du quinzième et du seizième siècles. C'est pourquoi on l'appelle le Premier Versailles, en attendant que le Grand Roi bâtisse son célèbre palais à quelques lieues de Paris même. Un savant conservateur des musées de la région nous explique son évolution, la vie ardente des cours royales qui l'illustrèrent jusqu'à Louis XIII, les détails sombres des tragédies que virent ses murs, dont l'assassinat du duc de Guise qui portait ombrage au trône, et enfin la valeur de ses trésors artistiques. En l'écoutant, nous évoquions la vision nocturne de Blois que nous eûmes la veille, quand le ruban argenté de la Loire semblait refléter la masse de lumière qui baignait son énorme château, la cathédrale Saint-Louis, l'église Saint-Nicolas et l'ancien palais épiscopal.

Les murs de Chaumont renferment bien des secrets historiques. Ici et là sur ses pierres, on s'étonne de voir des signes cabalistiques que la légende attribue à Catherine de Médicis. Dans la chambre de la vieille

reine à la poigne dictatoriale, de belles tapisseries encadrent des sculptures de la Passion. La grande salle des gardes est ornée maintenant de magnifiques tapisseries de Beauvais, qui forment un contraste harmonieux avec les armes et les armures de ce siècle bruyant et batailleur. Voici enfin la chambre de la délicieuse Diane de Poitiers, qui reçut le château de sa rivale Catherine de Médicis en 1559 en échange du château de Chenonceaux à la mort de François Ier, son royal amant.

L'élégante silhouette du château de Chenonceaux se profile dans les eaux claires du Cher, qu'il enjambe avec les arches multiples d'un large pont de pierre supportant sa vaste structure. Les souvenirs de Diane de Poitiers furent effacés par les soins de Catherine de Médicis, qui s'y dépensa pendant trente ans pour l'embellir et pour en faire un vaste musée de chefs-d'œuvre français et italiens. La reine-mère fit construire la double galerie qui couvre le Pont de Diane, et entoura les trois parcs de douves et de murailles, en laissant la célèbre fontaine du Rocher dans un jardin rustique protégé par des arbres séculaires. L'inlassable Catherine pensait à des projets grandioses pour Chenonceaux, quand la mort la surprit au château de Blois. Rappelons encore que c'est à Chenonceaux que vint habiter Marie Stuart aux premiers temps de son mariage avec François II en 1558 : dans la chapelle du château, on nous montre l'écriture de cette jeune reine dont le bonheur fut de courte durée. Après une séance de travail animée, nous fîmes une dînette sur les bords du Cher à l'ombre des bouleaux et des saules pleureurs, en admirant de loin l'extraordinaire combinaison de pierre, d'eau et de verdure qui s'offre à nos regards émerveillés.

La grande surprise de ce pittoresque circuit fut la visite du château de Cheverny, demeure seigneuriale du marquis de Vibraye, et le dîner qui nous fut servi dans le pavillon de chasse. A peine nos voitures pénétraient dans l'allée monumentale qui mène au château, que nous étions accueillis par les sonneries des cors de chasse : des deux côtés du grand perron d'honneur, une vingtaine de piqueurs habillés de la jaquette rouge, de la culotte blanche, des bottes cirées, et de la casquette à visière

en velours, soufflaient avec ardeur des appels polyphoniques chers aux chasseurs. Rassemblements, poursuites, attaques, hallalis, curées, retraites et saluts alternaient avec entrain dans ces curieuses trompes de cuivre. En interprétant leur message, on pouvait imaginer les scènes pittoresques qui caractérisent les joyeuses parties de chasse à courre, où le lièvre, le cerf, le renard ou le sanglier servent de jouet comme de victime à la meute et à ses suivants.

A la tête de l'escalier, nous étions accueillis par le marquis de Vibraye en personne, qui nous fit faire le tour du château et de ses trésors : magnifiques décorations peintes, tentures en cuir de Cordoue, peintures de Mignard et de Clouet, meubles et objets d'art de plusieurs périodes artistiquement aménagés, miniatures d'épisodes de Don Quichotte peintes sur les murs, toutes ces richesses donnaient à chaque salon un cachet particulier. Plus tard, au pavillon de chasse, dont les murs sont littéralement tapissés de plusieurs centaines de bois de cerfs de toutes tailles, nos piqueurs continuaient leur curieuse sérénade au clair de lune pendant que nous étions mis en joie par un repas gargantuesque, assaisonné de discours de circonstance, d'échanges d'autographes et des pétillants crus de la région. En nous éloignant la nuit de ce château si hospitalier, les piqueurs du marquis avaient grimpé dans les deux tourelles de Cheverny, pour nous envoyer leurs sonneries d'adieu qui se répétaient d'un groupe à l'autre comme un écho éolien pour aller se perdre ensuite dans les vallons environnants.

* * *

Un pèlerinage ronsardien avait lieu le lendemain pour l'inauguration du Prieuré de Saint-Côme, où se trouve le tombeau du chef de la Pléiade. Malgré les bombardements de la dernière guerre, l'essentiel des anciens bâtiments échappa au désastre total. Ainsi les absidioles de l'église romane, la salle capitulaire servant de réfectoire, et le logis prioral avec sa chambre de Ronsard, ont pu être restaurés avec élégance. Le Professeur Lebègue, spécialiste de la Pléiade, nous mettait au courant des

circonstances locales du grand poète avec le même soin qu'il devait mettre quelques jours après sur le chemin du retour à nous expliquer la vie de Ronsard au manoir de la Poissonnière avec ses inscriptions stoïques ou rabelaisiennes, au village de Couture et naturellement à Montoire où naquit l'illustre écrivain. La réception organisée dans les jardins du Prieuré par les autorités préfectorales, et le programme musical qui l'accompagnait, ont clos agréablement cet intermède qui devait nous rappeler les grandes richesses littéraires que le Val de Loire a léguées au monde.

Puisque nous sommes encore aux portes de Tours, signalons ici un pieux incident qui intéresse les catholiques canadiens. On sait que Sœur Marie de l'Incarnation vient de Tours, qui a tant donné à l'Eglise. Apprenant que nous venions du Canada, Son Excellence Mgr Gaillard, archevêque de la ville, tint à nous accompagner lui-même à la Rue des Ursulines pour nous montrer ce logis du quinzième siècle qu'on appelait autrefois la Petite Bourdaisière et qui servit de couvent aux Ursulines. C'est là qu'au dix-septième siècle Madame Guyard prit l'habit religieux avec le nom de Marie de l'Incarnation. Nous vîmes l'emplacement de la petite chapelle du couvent où la religieuse eut ses visions et conçut le projet de son apostolat outre-mer qui devait l'amener au Canada en 1639 pour s'attacher à l'évangélisation du pays alors nouveau. On connaît trop bien l'œuvre et la personnalité de notre sainte nationale pour qu'il soit nécessaire d'en rapporter ici les détails. Mais quelle fut notre joie lorsque Mgr Gaillard nous annonça que les autorités lui avaient cédé ce coin du couvent des Ursulines, qui est remplacé aujourd'hui par une grande école, pour en faire don aux catholiques du Canada et pour y élever une chapelle qui servirait à tous de lieu de pèlerinage.

* * *

Amboise servait de cadre à l'apothéose de la dernière journée de notre congrès. La foule des grands jours se pressait en ce dimanche du 13 juillet dans les rues étroites de cette petite ville historique, qui s'étend

en longueur le long de la Loire, pour laisser son énorme château dominer le paysage de l'escarpement naturel où il s'accroche. Les cloches de la petite collégiale sonnent à toute volée : dans cette belle église de Saint-Denis, une messe solennelle était célébrée pour la mémoire du grand maître par le curé même de Vinci arrivé d'Italie pour ces manifestations. Dans le chœur, on reconnaissait les autorités civiles, les membres du corps diplomatique, et Monseigneur le Comte de Paris, seigneur du château d'Amboise qui devait nous recevoir tout à l'heure. A la chaire, le curé d'Amboise plaça la belle figure de Léonard de Vinci dans le cadre religieux de son époque et de ses convictions personnelles. Les beautés naturelles et artistiques que nous contemplions pendant toute une semaine ne devaient pas nous faire oublier que le sentiment religieux était une source d'inspiration majeure, non seulement pour Léonard, mais encore pour tous les grands esprits de la Renaissance.

Peu après la cérémonie, nous avions rencontré par hasard le bon curé de Vinci qui se dirigeait vers la rue principale d'Amboise pour acheter des cartes postales. Comme il parlait fort peu le français, on l'accompagna pour lui servir d'interprète. Bientôt nous entrions dans un petit bar qui arborait à sa porte une belle collection de cartes de la région. Quand le brave patron apprit qu'il avait affaire au curé de Vinci, il lui offrit tout ce qu'il voulait choisir et s'empressa de déboucher une bonne bouteille de Vouvray pour nous offrir une tournée. « Comment c'est le curé de Vinci ? Qu'il veuille m'autographier cette carte. Tenez, on y voit ma boutique. Et voici cette autre du château, du Clos-Lucé, de notre petite collégiale. Signez, signez, bon Père ! » Notre héros tout souriant, se prêtait de bonne grâce à cette corvée, pendant que le patron remplissait toujours nos verres. L'émotion du sympathique commerçant, la voix sonore du curé de Vinci, toute cette agitation autour de cartes postales et de bouteilles de Vouvray attira bientôt un petite foule autour de nous. Il fallut que l'aimable curé raconte des histoires sur son village natal et sur les fêtes léonardiennes qui s'y déroulèrent en avril de la même année. Il nous disait ainsi que le baptistère de Vinci fut restauré pour la

circonstance, et que le jour de l'anniversaire de la naissance de Léonard, il donna solennellement le baptême à un petit garçon qui reçut les noms de Léonard, de Mario et d'Alcide qui sont les noms du maître, du président de la république et du premier ministre en Italie. Un groupe de congressistes vint nous arracher à cette manifestation de sympathie, pour aller assister aux autres événements du jour.

Sur la terrasse d'honneur du château d'Amboise, la petite chapelle de Saint-Hubert ciselée en gothique fleuri dresse sa silhouette au bord de l'escarpement. Une plaque commémorative à la mémoire de Léonard allait être découverte par le président du conseil, entouré de Mgr le Comte de Paris et des autorités préfectorales et municipales. Brefs discours, présentations, promenades dans les jardins du château, déjeuner champêtre organisé sous les rangs de platanes qui ornent l'entrée du parc. Cet événement mémorable qui réunissait autour d'une même table l'Ancien Régime, la nouvelle République, l'Eglise, l'Etat, les trois pouvoirs, la diplomatie et les délégués universitaires de nombreux pays nous permit de constater une fois de plus que l'art suprême de la table est toujours pratiqué avec enthousiasme et sollicitude au pays de Rabelais. Cuisine et vins s'entrelacent avec une harmonie substantielle et se prêtent à d'exquises combinaisons, qui mettent le cœur en liesse et l'esprit en verve.

Le clou de cette belle fête était la présence et la personne de Monseigneur le Comte de Paris, prince élégant et charmant à la taille élancée, au teint basané, aux cheveux bien lisses et au regard doux et compréhensif : aussi les regards de toutes les dames étaient tournés vers lui. Ma compagne enthousiaste, épouse d'une célébrité universitaire italienne, gênée par une forte myopie, dégaina une énorme jumelle qu'elle portait en bandoulière, pour braquer délibérément son double canon sur notre illustre hôte, à la grande joie de nos voisins de table.

A ce moment, j'aperçois la tête penchée d'un humaniste canadien qui griffonne des vers sur un bout de papier. Tranquillement, notre camarade transcrivit sa création sur le dos du menu-souvenir qu'il avait sous la main et tente de le faire parvenir au Comte de Paris, auquel il

l'avait dédicacé en hommage. Le menu passe de mains en mains, arrive à son destinataire qui l'accepte avec un regard souriant et un signe de tête à l'adresse du barde, puis il passe à ses voisins qui le réclament. Nous suivons des yeux cet historique menu qui vole le long de la table d'honneur, pour ne plus reparaître : un collectionneur d'autographes l'avait doucement glissé dans sa poche. Notre poète recommença la transcription sur un nouveau menu, pour le remettre en personne à notre hôte princier.

Sur l'énorme terrasse de la cour d'honneur, deux hautes estrades sont construites de part et d'autre des bancs. Le programme comporte, en effet, des danses et des sketches qui alternent d'une estrade à l'autre, et qui ont pour thème symbolique « Quatre Gestes pour un Génie ». On devine les sujets : le peintre qui cherche vainement une inspiration et qui finit par la trouver après la souffrance ; des allégories sur la pensée de Léonard de Vinci en matière d'art, de philosophie et d'invention. Le ballet allégorique de l'inventeur nous montrait l'effort de l'homme à voler, ses essais, ses défaites, sa désillusion : des personnages aux costumes fantaisistes manœuvraient sur la scène avec de grandes sphères et des pyramides sur lesquelles le génie humain tentait de grimper pour se laisser tomber ensuite dans les bras de ses aides. Et pendant cette chorégraphie, on avait la primeur de la *musique stéréographique* à trois dimensions, qui consiste à faire donner des hauts-parleurs de coins différents d'un secteur, chacun prenant la suite ou répondant à la phrase musicale du précédent. L'impression de cette musique ultra-moderne était d'autant plus extraordinaire qu'elle s'accompagnait pour la circonstance de jeux saisissants de lumières, grâce à un dispositif savant de projecteurs à couleurs diverses, placés stratégiquement dans le quadrilatère grandiose du Château d'Amboise. Et pour terminer cette soirée, les vieux murs du château servaient à des projections lumineuses d'agrandissements des épures de Léonard sur ses inventions pratiques en hydraulique, en aviation et dans l'art militaire. Le silence collectif de l'énorme foule qui se devinait dans l'épaisse obscurité sous ces alternances de

lumières, était un hommage substantiel au succès de cette retentissante manifestation.

Le lendemain on devait prendre le chemin du retour, avec les pieuses stations ronsardiennes à Couture, à la Poissonnière et à Montoire, ainsi que les visites inévitables de Chateaudun et de Chartres. Aussi, restions-nous ce soir un peu plus longtemps pour contempler après la fête, le merveilleux spectacle nocturne de la Loire miroitant les étoiles, en devinant au loin l'éventail de ses vallons, de ses collines et de ses riches plaines. Tel un monarque insouciant allant en parade, elle reçoit ici et là les hommages de ses affluents qui lui font une garde d'honneur sur la face ridée de la France : le Cher, l'Indre, la Vienne et la Creuse viennent l'enrichir, tout en ayant eux-mêmes un attrait et une légende aussi imposants que romantiques. Aussi, nous ne saurions mieux terminer cette longue promenade à travers le nostalgique Val de Loire qu'en citant ces quatrains de Ronsard, son plus célèbre poète, du délicat « gentilhomme vendômois » qui a magnifiquement chanté son pays natal et sa prestigieuse rivière :

Source d'argent toute pleine
Dont le beau cours éternel
Fuit pour enrichir la plaine
De mon pays paternel.

Sois toute orgueilleuse et fière
De le baigner de ton eau :
Nulle française rivière
N'en peut laver un plus beau.

Nina Greenwood

Le sens des faits

La foi en Jésus-Christ

C'est le titre du second volume que Charles Moeller vient de publier chez Casterman, sous le titre général : *Littérature du XXe siècle et christianisme.* Rechercher dans la littérature de notre temps, chez ses représentants les plus célèbres ou les plus populaires, les éléments de spiritualité authentique, faire la part du vrai et du faux, signaler les égarements de pensée et apprécier à leur juste valeur les exactitudes, telle est la tâche que l'auteur poursuit avec un rare succès, parce qu'il est bon théologien et philosophe, et aussi parce qu'il connaît et comprend bien les grands écrivains de l'heure.

Après *Silence de Dieu* que la critique salua avec beaucoup d'enthousiasme, même M. Gilles Marcotte dans « Le Devoir », et qu'il fallut rééditer après quelques semaines, nous arrive aujourd'hui le volume II, *La foi en Jésus-Christ.*

Evidemment, l'angle sous lequel des écrivains célèbres sont analysés et jugés est très particulier mais il représente cependant l'essence même de la vie intellectuelle, j'entends cette spiritualité qui donne à une œuvre son universalité. La vraie spiritualité est à base théologique et on la trouve dans l'enseignement de l'Eglise. Dans quelle mesure les écrivains étudiés ici lui sont-ils fidèles ? Dans quelle mesure s'en écartent-ils ? L'auteur nous le dit en projetant la lumière de la foi catholique sur ces œuvres et en replaçant l'esprit chrétien dans la voie qu'il n'aurait jamais dû quitter.

Dans Jean-Paul Sartre, rationaliste, matérialiste, luciférien, égocentriste, c'est la révolte contre le monde tel qu'il est, c'est le désespoir qui logiquement devrait conduire au suicide. Dieu n'est même pas interrogé. Pourtant Lui seul pouvait donner une réponse adéquate à ses angoissantes questions. Rien d'étonnant alors qu'on trouve dans Sartre le refus de la foi ou la profession de foi d'un athée.

Avec Henry James, c'est l'athéisme mondain qui, par le mensonge et l'égoïsme, barre la route à la foi. Les croyants de cette sorte sont encore légion.

Dans Roger Martin du Gard, l'auteur en profite pour esquisser une brillante et solide apologétique du catholicisme en nous montrant que l'acte de foi est raisonnable et libre, donc d'intelligence.

Augustin ou le Maître est là de Joseph Malègue, paru en 1934, est un livre qui transcende les époques par les richesses de foi qu'il

débat de façon admirable, c'est le chrétien qui veut vivre de sa foi, c'est le pécheur qui revient à Dieu par la voie normale de la Pénitence. On assiste au triomphe de la foi qui illumine la vie du chrétien et lui donne sa vraie grandeur.

Par l'étude approfondie des œuvres de quatre grands écrivains, ce volume illustre courageusement cette vérité : la foi est un don de Dieu, elle est libre et raisonnable, elle ne se perd pas comme une monnaie. Elle est un soleil qu'on peut suivre ou fuir et dont les rayons poursuivent toujours le chrétien, une fois qu'il l'a reconnue.

Pour conclure, comment ne pas citer cet appel au lecteur (p. 347) : « Tu ne peux sauver ta foi en te fiant à tes seules forces. Il est bon que tu réfléchisses. Il te faut savoir que la foi est certitude. Raisonnable. Il est bon que tu essaies ta liberté. Il te faut savoir que la foi est libre. Réponse de l'amour. Il est bon que tu t'offres aux effluves de l'amour qui baignent le monde. Il te faut savoir que la foi est surnaturelle. Elle fait de toi une nouvelle créature. Mais il te faut savoir surtout que toutes tes vérités, toutes tes libertés, tous tes amours sont le reflet d'une Vérité, d'une Liberté, d'un Amour éternel, celui de Dieu qui te recrée « Jeune ensemble qu'éternel » :

Tous nos parfaits amours réduits en un amour
Comme nos plus beaux jours réduits en un beau jour...

Antonin LAMARCHE, O. P.

Le programme-horaire de Radio-Collège

La radio fut à l'origine une entreprise commerciale. Elle a reçu des critiques assez dures pour peu qu'on tenait compte de sa base commerciale. Avant de l'idéaliser ou d'en faire profit pour des revendications humanistes, la radio demeure une chose commerciale et un moyen d'information.

Les débutants qui s'y consacrent sont heureux de trouver un débouché qui paie et fasse valoir un peu d'humanités, comme bien parler sa langue. La radio est une école d'apprentissage en même temps qu'un gagne-pain assez avantageux. Cela ne l'empêche pas de s'intégrer à la vie économique, à l'essor économique d'où elle est sortie. En raison de ce qu'elle est, on a tort de lui demander ce qu'elle ne peut donner. Notre radio ira loin si elle continue de veiller à une solide base commerciale. C'est après une telle fondation qu'on a pu exiger d'elle ce qui ne rentrait pas à l'intérieur de ses limites. Le commanditaire reste le fondateur de la

radio. C'est pourquoi on demande avant tout d'un bon annonceur de pouvoir lire convenablement une annonce de quelque produit de commerce. Quand l'on voudrait essayer d'apporter des modifications très louables à la radio, tentant de lui supprimer son caractère utilitaire, on risquerait de tomber dans l'erreur, et d'aller contre sa nature. Je ne vois pas la radio actuelle capable de se subvenir financièrement et d'accomplir les progrès qu'elle ne cesse de faire depuis ses débuts. De plus, elle n'offre pas la possibilité d'un enseignement aussi efficace que s'il venait du haut d'une chaire. Elle n'est pas une chaire d'enseignement. Elle est un moyen d'information au service du public. Et tout ce que l'on tente ou tentera de réaliser au delà de ces limites est ou sera un effort appréciable pour la dépasser.

La radio commerciale étant posée, on a voulu, en certaines occasions, lui substituer la radio éducative. Fort bien. La radio éducative sera toujours une heureuse initiative qui compromet l'essor naturel de la radio commerciale. On ne propose pas la fin d'une chose quand elle se présente comme un moyen. Je ne nie pas que la radio éducative ait apporté des réalisations qui dépassent ses limites et nos espérances. Aussi, Radio-Collège est-il une heureuse initiative réalisant un organisme social et culturel des plus vivants. *La présence de Radio-Collège sur les ondes de la radio canadienne constitue un défi à l'isolement de la radio commerciale et un éveil aux choses de l'esprit et de l'activité sociale qu'elle suit de près.*

Ces considérations étant admises, nous nous sentons plus à l'aise pour traiter du programme-horaire de Radio-Collège, en sa treizième saison, allant d'octobre 1953 jusqu'en mars 1954. La direction de Radio-Collège se surveille de près et répète rarement des erreurs passées, d'une année à l'autre. La critique qu'on lui adresse semble être accueillie favorablement puisqu'étant un organisme autonome il peut orienter sa propre ligne de conduite.

Si Radio-Collège a risqué de modifier toute la radio, elle ne l'a pas fait, et on ne saurait lui supposer pareil dessein. Seulement, si elle se présente à la radio comme un défi, reste à lui aider à maintenir ce défi. Sa programmation reflète, en général, le niveau intellectuel de notre société. Ainsi, un programme-horaire d'il y a dix ans nous renseignerait sur notre évolution si nous le comparions avec celui de cette année. Tous les domaines importants y sont représentés : sciences humaines et historiques, sciences naturelles, philosophie, littérature, arts et spiritualité, L'étendue de son programme, ambition d'une radio éducative, est en regard d'une œuvre sociale. Mais vue à l'intérieur de sa programmation,

la formule oscille entre la diversité et la variété. Elle n'échappe pas de servir un public comme la radio de tous les jours et de tous les instants. Ce qui veut dire pour un spécialiste à la tribune de Radio-Collège, essai de vulgarisation pour un auditoire aussi vaste qu'inconnu. Malgré tout, Radio-Collège doit viser à servir de complément de culture, qui parvient à devenir tel en suivant l'évolution de notre niveau intellectuel et en faisant appel aux spécialistes pour justifier cette réflexion.

La diversité ou la variété du savoir, formule fort justifiable, réussit à concilier les exigences de la radio, l'enseignement du spécialiste et la visée du public, mais perd de son unité. On serait même porté à croire que la programmation laisse chance au registre culturel de s'étendre plutôt que d'aller en s'unifiant. Radio-Collège y gagnerait peut-être à réaliser un moins grand nombre d'émissions pour se concentrer à la réalisation de quelques grandes réussites d'envergure ainsi qu'on l'a déjà fait pour le théâtre. J'envisagerais même la possibilité de voir apparaître dans un temps relativement éloigné, afin de permettre à cet organisme d'éprouver les expériences qu'elle a tentées, où Radio-Collège détiendrait le monopole des meilleures émissions à Radio-Canada. Tel est l'idéal et l'avenir que j'entrevois pour Radio-Collège. Quand je parle de réussites d'envergure, je me réfère à des réalisations finies qui fassent sauter les cadres de temps et d'espace ; je pense plus exactement à la formule du *Wednesday Night* où l'on tire les plus grandes ressources des ondes avec une plus grande liberté.

Pour l'instant, Radio-Collège a trouvé sa formule. Elle permet d'entrer en contact avec les sciences qui nous préoccupent, d'en connaître les aspects nouveaux et anciens, de présenter des spécialistes, des conférenciers qui prolongent à merveille l'idée de la radio éducative.

Jacques Racette

« Jour malaisé », poèmes de Gatien Lapointe

Les deux pieds
Contre le bateau de Rimbaud.
G. L.

On nous confie un livre à lire et on y trouve une âme à rencontrer. L'objet d'un fait littéraire est dépassé et comme renversé par la présence d'une âme qui s'impose. Qui n'a pas senti l'impuissance d'une méthode d'approximation et, au bout, le commencement d'une âme qui lui échappe ? Qui n'a pas été touché qu'une limite à notre analyse empêcherait de voir ce qui se confie et se donne sans aucune démonstration systé-

matique ? Sentir le contact d'une âme, comme le prêtre aime à la sentir, besoin, immense besoin de poète échappant à la connaissance, c'est à quoi me font songer, comme malgré moi, les poésies de Gatien Lapointe.

On pourrait constater au bon endroit qu'un poète en vie ne demande pas mieux que de vivre en paix et le plus longtemps possible comme tous les hommes. Le fait de s'élever au-dessus de la condition humaine par son jugement provoque la haine générale des uns et l'attention particulière des autres. En lui naît donc un conflit moral dont il doit sortir vainqueur. S'il en meurt, ce sera d'avoir été *trop moral*, la dualité de l'esprit et de la chair n'ayant trouvé de conciliation.

Une âme fuyant la terre, une âme en quête de ciel loge sa *compréhension* dans un paysage d'automne de préférence à tout autre. C'est entre la fin de l'été et le début de l'automne que prend place l'âme nostalgique de Gatien Lapointe. La chanson s'éveille à la tristesse des étés passés tandis qu'elle trouve joie et consolation à la vue du plus bel automne. Le premier contact d'une âme à la poésie a toutes les faveurs de s'exercer dans une spontanéité qui répand la confiance, la générosité et l'amour. Un jeune ose aimer sans regret, sans retour. On lui en voudra peut-être, mais le cas de celui-ci.

UN ABRI, UNE DEMEURE

La face contre terre
Mon rire disperse les poussières viles
Et je sens des rôles inhumains
M'écraser les épaules
Sur mes prunelles des silhouettes d'amour
Sont encore stériles
Mon âme habite une solitude parfaite
Mais pourquoi chercher au loin un abri
En toi j'ai trouvé une demeure
Et l'amertume rôde impuissante
Il n'y a que toi pour comprendre
Le désordre de mes gestes de mes paroles
Dans ta souveraine joie
Toutes mes inquiétudes ont trouvé refuge.

Si la poésie d'après-guerre a cru trouver l'essence poétique dans tout ce qui fume comme dans les boîtes de nuit ou les bas-fonds, dans un désordre superficiel et pitoyable, Lapointe a vu la poésie comme on la voit et peut la voir ici parce qu'il y a assez d'espace, de ciel et d'eau pour

composer un paysage à la fantaisie de l'inspiration. Non seulement il a compris ceci, mais l'a démontré. Cependant, l'âme qui a vu le paysage de sa joie est encore trop impressionnée de sa perception. Il suffirait de restreindre l'étendue de la vision pour aboutir à une saisie plus distincte des choses. Lapointe sait déjà composer un sentiment. Il lui manque le mouvement essentiel. Savoir fondre les émotions en un seul sentiment est son grand mérite.

Qu'il nous revienne encore après une seconde expérience.

Jacques Racette

VŒUX

A l'occasion des fêtes de Noël et du Nouvel An,

la « Revue Dominicaine »

offre, avec sa plus sincère gratitude, ses vœux et ses prières à ses collaborateurs, lecteurs, annonceurs et amis qui ont assuré sa subsistance durant l'année 1953.

Elle compte encore sur leur intérêt et leur soutien pour vivre et survivre en 1954.

Elle demande à Dieu, à l'Enfant de la Crèche, à la Vierge, à tous les saints protecteurs de la Cité et du Pays de leur donner la récompense que les hommes ne peuvent donner.

A tous elle redit : Bonne et sainte année 1954. Que la paix de Dieu règne en eux et autour d'eux !

La Direction

L'esprit des livres

M. DUQUESNE — « Brèves réflexions sur l'athéisme marxiste ». Collection *Croire et savoir.* P. Téqui, éditeurs, Paris, 1953. 18.5 cm. 128 pages.

L'humanisme marxiste peut être considéré sous un double aspect : il se présente à la fois comme une théorie dont le premier postulat est l'athéisme et comme une organisation du monde sous l'égide du prolétariat. Il vise ainsi à réaliser une société sans Dieu et sans classe, formée d'hommes « vraiment libres et maîtres de la nature ». L'étude de M. Duquesne met en lumière les grandes lignes du matérialisme dialectique et relève la part de vérité contenue dans ses visées essentielles. Elle montre ensuite que les solutions proposées s'avèrent dangereusement ambiguës, inefficaces, sinon contraires même à cet idéal de libération prôné par Karl Marx. Seuls une révolution mondiale et un progrès inspirés par le christianisme pourraient mener à cette fin. C'est dans la clairvoyance de la foi que les problèmes de l'« homme nouveau » peuvent être résolus véritablement.

J. L. R.

Harry BERNARD — « Portages et routes d'eau en Haute-Mauricie ». Collection *L'Histoire régionale*, No 12. Les Editions du Bien Public, Les Trois-Rivières, 1953. 22 cm. 240 pages.

La vie en forêt donne lieu à mille aventures dont le récit, quand il est fait par Harry Bernard, prend un intérêt des plus vifs. Ce qui fait le charme de ce livre, c'est qu'il réussit non seulement à distraire mais à renseigner agréablement. Il pourrait constituer une sorte d'initiation à la vie des bois, pour les amateurs que rebutent les ouvrages à caractère proprement scientifique. L'auteur connaît la flore et la faune de la région mauricienne qu'il a plus d'une fois visitée. Il connaît aussi les plaisirs, les dangers et les surprises de tous genres dont s'accompagne l'excursion en forêt. En les racontant, il fait désirer la liberté de la grande nature dont le régime citadin nous prive malheureusement.

L. Martin

Jeanne CAPPE — « Alice au pays des Merveilles » — « Le petit monde des oiseaux » — « Le pique-nique des poupées » — « Balthazar est distrait » — « Deux lapins tout pareils » — « Mon ami chocolat » — « L'école buissonnière ». Collection *Farandole.*

HERGÉ — « Les aventures de Tintin : objectif lune ».

J. ROYER et S. LA SELVE — « Une fille pas comme les autres ».

Pour l'époque des fêtes, les Editions Casterman présentent à leur clientèle enfantine ce bel ensemble d'albums magnifiquement illustrés. Pour les petits de 5 à 9 ans la collection *Farandole* est toute désignée.

Texte clair et coloré, illustrations en couleurs à chaque page, une couverture vernie.

Alice au pays des Merveilles, adaptation de Jeanne Cappe, illustration en couleurs de Simone Baudoin, avec un luxe de texte et d'images qui représente un sommet jamais atteint dans l'édition enfantine. Lecteurs, votre choix est fait pour les étrennes de vos enfants.

A. L.

Jean-Charles Magnan — « Sur les routes d'Haïti ». Fides, Montréal, 1953. 19 cm. 185 pages.

Les récits de voyage ont moins d'intérêt parce qu'il s'en écrit trop. Et aussi parce que tout le monde voyage, les distances étant abolies.

Jean-Charles Magnan ne se borne pas à relater ses impressions de voyage en Haïti, il veut en plus nous faire « aimer cette Ile enchanteresse d'Haïti ». Les photographies aident le lecteur à voir et mieux saisir l'érudition d'un relevé typographique. Présenté sous forme de notes, on trouve intérêt à parcourir ce recueil dans lequel s'insèrent ici et là quelques maximes, détails de route, humour d'occasion ; sur la rue, en bateau ou en chemin de fer. Le voyage se fait par grandes étapes : Montréal, New-York, la Virginie, la Floride, les Iles Bahamas, la Jamaïque et l'Ile d'Haïti. Le peuple haïtien présente une ressemblance avec le nôtre pour son attachement au sol et ses luttes pour la liberté.

Jean-Charles Magnan a traité de manière honnête et sobre de la géographie physique et humaine en Haïti.

J. R.

Adrienne Maillet — « Cœur d'or, cœur de chair ». Roman. Granger Frères Ltée, 1953. 19 cm. 270 pages.

L'auteur en est, je crois, à son dixième roman et s'il était permis de juger les écrivains par leurs œuvres, la romancière témoignerait d'une valeur morale et d'une élévation de sentiments peu communes dans notre monde moderne *si méchant* d'après les prédicateurs. De fait son dernier roman qui déborde d'amour à chaque page, mais d'un amour tout imprégné de fidélité, de sacrifice et de raison, proclame comme les précédents le triomphe final de la vertu et du dévouement.

Mlle Maillet est de plus en plus intéressante même dans ce que les polissons qualifieraient de remplissage. Au point de vue strictement littéraire, il s'en faut de peu que l'ensemble de son œuvre ne finît par créer un genre, si ce n'est déjà fait. Certaines pages témoignent d'un souci de réalisme et de couleur locale digne de retenir l'attention. D'autre part, il est un peu difficile à un religieux qui vieillit de faire la part exacte des choses dans une histoire d'amour. Chose certaine, le livre mérite d'être lu et les jeunes filles et jeunes femmes pour qui il est spécialement écrit y trouveront un agréable délassement en même temps que de salutaires leçons.

A. Saint-Pierre, O. P.

Geneviève de Francheville — « Le Calvaire de Monique ». Fides, Montréal, 1953. 18 cm. 150 pages.

Tous ceux qu'un reniement à la foi et à la langue indignent s'indigneront en lisant le récit palpitant de ce roman tout canadien. La thèse du livre pose un problème des plus inquiétants pour la « race » canadienne-française : l'auteur nous raconte l'histoire d'une famille de chez nous qui, influencée par un milieu anglo-saxon, perd peu à peu les caractéristiques de sa race pour s'enliser dans le malheur. En sortant de son milieu catholique et français, Monique abdique sa foi et sa langue (l'un ne se perd pas sans l'autre !) et rencontre ici-bas la punition de sa trahison inconsciente. Elle est malheureuse en mariage. D'où le calvaire de Monique.

L'auteur rattache notre patrimoine à la tradition au point d'en faire une vertu. C'est fort louable ! Il faut en effet blâmer l'émancipation de la personne.

J. R.

Marie-Antoinette Grégoire-Coupal — « Le batelier du Gange ». Fides, Montréal, 1953. 21.5 cm. 176 pages.

Au programme *L'Art et la Vie,* Fernande et Jean Simard nous ont parlé magnifiquement de la capacité de renouvellement qui est l'apanage de l'artiste.

Madame Grégoire-Coupal est de la classe des grands artistes : elle ne craint pas de quitter des terres fertiles et des vergers rutilants de fruits afin de s'aventurer sur des terres inconnues à la recherche des techniques nouvelles.

L'auteur nous présente aujourd'hui une biographie extraordinaire de vie et d'intérêt d'un missionnaire du Bengale. En ce genre où, croyons-nous, on ne peut aller que par les chemins battus, Madame Marie-Antoinette Grégoire-Coupal nous étonne et se révèle la promotrice d'une manière nouvelle de raconter où se retrouve le charme des Fioretti.

Nous avions déjà remarqué le magnifique épanouissement d'un art très sûr de lui-même que manifestait *La Fiancée du charpentier.* Ce nous est une joie de constater aujourd'hui que Madame Grégoire-Coupal est capable de répéter une telle réussite. Pourquoi ne les multiplierait-elle pas maintenant ?

Elie Goulet

Lyse Longpré — « La magie des ruines ». Les Editions Chantecler, Montréal, 1953. 14 cm. 201 pages.

Sous un tel titre, on attendait quelque récit d'excursion archéologique. Il s'agit d'un roman. Le personnage central incarne l'idéal du patron pour qui la richesse compte avant tout, chez qui la soif du gain a étouffé tout autre désir, sinon toute autre passion. Il s'effondrera à la fin sur les ruines qu'il avait lui-même accumulées, quand la désertion autour de lui se sera effectivement accomplie.

L'auteur en est à son premier ouvrage. Il y révèle un grand talent d'observation psychologique et une facilité de raconter sans longueurs inutiles. Peut-être trouvera-t-on les traits de son héros démesurément accentués, au point que les autres personnages manquent de relief. Certains termes sembleront quelque peu recherchés ; s'ils sont familiers au lecteur français, ils étonnent le canadien.

J. L. R.

« Les Contes du Grand-Père Sept-Heures ». Deuxième série : fascicules 7 à 12. Marius Barbeau. Chantecler, Montréal, 1953. 18 cm. 64 pages chaque fascicule.

Nous devons au travail inlassable de M. Marius Barbeau une nouvelle série de 6 fascicules groupant une trentaine de contes de folklore des plus variés, comme le suggèrent déjà les titres : « Le fantôme ingrouillable », « Marchdon, Plusvite », « Le Miroir qui parle », etc. Contes favoris de nos vieux, contes qui enchantent encore les jeunes et les moins jeunes : preuve qu'il reste toujours en chacun de nous un vieux fond de pensée magique où la fantaisie rencontre la morale de la façon la plus inattendue.

LAURENT BOISVERT — « Grain de Sel ». Chantecler, Montréal, 1953. 19.5 cm. 130 pages.

Grain de Sel, c'est l'enfant turbulent de Montréal qui subitement, au cours de ses jeux, se trouve mêlé à une histoire d'espionnage. A travers une suite d'aventures fort bien menées, il permet la capture d'un sous-marin communiste en plein St-Laurent. Histoire mouvementée et saine, telle qu'il faut en fournir à nos jeunes que menace trop souvent une littérature nettement faisandée.

PIERRE RICOUR — « Les Humanités Gréco-Latines : Idoles ou vrais dieux » ? Chantecler, Montréal. 1953. 20 cm. 160 pages.

C'est avec sérénité que l'auteur veut aborder la question si épineuse de nos humanités classiques. A problème complexe, solution nuancée. Se gardant bien de minimiser les objections soulevées contre l'étude du latin et du grec, l'auteur tente d'y répondre en manifestant les avantages que comporte l'étude des langues classiques d'autrefois, et qui est fondamentalement de permettre aux jeunes esprits d'avoir accès, à travers leur moyen d'expression, aux œuvres immortelles de l'Antiquité et à la sagesse humaine qu'elles cristallisent en formules décisives. Le risque n'en persiste pas moins d'un échec de l'enseignement des langues anciennes, si cet enseignement se transmet selon des méthodes inadéquates, méthodes qui méritent alors les reproches adressés indistinctement à tout l'enseignement des humanités classiques. Un enseignement revalorisé à la lumière du but qui doit être le sien ferait ainsi apparaître le bien-fondé des humanités gréco-latines.

Robert Rumilly — « Henri Bourassa. La vie publique d'un grand Canadien ». Chantecler, Montréal, 1953. 23 cm. 791 pages.

Ecrivain fécond, M. Robert Rumilly nous offre un « Henri Bourassa» volumineux, solidement étoffé d'une documentation minutieuse. Plutôt que de formuler des appréciations que seul le recul du temps peut permettre de nuancer, l'auteur se propose de faire revivre sous nos yeux le filon d'histoire canadienne qui s'est organisé autour de la personne de Henri Bourassa. Le talent bien connu de M. Rumilly recrée l'atmosphère des luttes politiques, de la fondation du « Devoir », du discours de Notre-Dame, etc., avec une puissance d'évocation souvent saisissante. Un roman atteindrait difficilement à l'intérêt que suscite la lecture de cet ouvrage, où l'histoire vécue confère aux événements racontés une solidité qui l'emporte décidément sur toute fiction.

Augustine Rock, O. P. — « Unless They Be Sent ». Wm. C. Brown Co., Dubuque, Iowa, 1953. 21 cm. 208 pages.

S'interrogeant sur la nature et le but de la prédication, l'auteur situe d'abord dans son introduction la prédication dans l'économie de la révélation chrétienne. Il étudie ensuite la prédication selon ses quatre causes, finale, matérielle, formelle et efficiente, pour enfin formuler la définition suivante : « Preaching is an act of the ministry by which one duly sent publicly announces the truth of the faith in order that men might be moved to believe and do what is necessary to be saved » (p. 157).

Travail scolastique construit suivant un schème traditionnel longuement éprouvé, et qui continue la collection d'études doctrinales entreprise par les Dominicains américains de la Province de St-Albert le Grand.

Table des matières

Volume LIX, tome II (juillet à décembre 1953)

ARTICLES DE FOND

LE SENS DES FAITS

BIBLIOGRAPHIE

Revue mensuelle publiée à Saint-Hyacinthe, P. Q.

ABONNEMENTS : CANADA : $3.00 ; ÉTRANGER : $4.00 ;
AVEC LE ROSAIRE : 50 SOUS EN PLUS ; LE NUMÉRO : $0.30 ;

ABONNEMENT DE SOUTIEN : $10.00

DIRECTION : 3500, AVENUE LAVAL, MONTRÉAL-18
ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL-28

« Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa »